

HISTOIRE ET CHRONIQUE

DE

LA POÉSIE FRANÇAISE

Depuis ses plus anciens monuments jusqu'à l'époque de Malherbe.

SECONDE PÉRIODE. — Règne de l'allégorie, du genre didactique et de la satire.

(Douzième article.)

ALAIN CHARTIER.

Alain Chartier a fait l'admiration de son siècle ; mais par malheur, au brevet de grand homme que lui décernèrent ses contemporains, il manque et manquera toujours la signature de la postérité. On disait de son temps qu'il n'y avait rien de comparable à son esprit... que sa laideur. Actuellement, on ne peut dire de lui qu'une chose, c'est que sa prose est à peine un peu plus supportable que sa poésie. Il a cependant, comme poète, un certain nombre de détails qui se font lire encore avec assez de plaisir ; mais, en général, son vers est faible, languissant et sans couleur. André Duchesne et quelques autres le font naître en 1386, et mourir en 1458. Cette opinion, qui est aussi celle de Pasquier, n'est pas appuyée sur des preuves bien certaines. Il paraît, du reste, qu'il était d'une famille distinguée.

Parmi ses trop nombreuses productions, il en est une, l'idylle suivante, qui n'est pas dépourvue de charme. C'est à peu près ce qu'il a fait de mieux. Encore avons-nous dû glaner dans l'original, où ce qu'il y a de vraiment poétique se noie dans les redites et les longueurs :

Pour oublier mélancolie
Et pour faire plus chère lie,
Un doux matin aux champs issy (je sortis)...
Tout autour, oiseaux voletaient,
Et si très-doucement chantaient
Qu'il n'est cœur qui n'en fût joyeux...
Le temps n'était mie nueux (nuageux),
De bleu étaient vêtus les cieux,
Et le beau soleil clair luisait...
De l'autre part, fut la clôture
D'un pré gracieux, où Nature
Sema les fleurs sur la verdure,

Blanches, jaunes, rouges et perses.
D'arbres fleuris fut la ceinture,
Aussi blancs que si neige pure
Les couvrait. Ce semblait peinture,
Tant y eut des couleurs diverses!...
Le ruissel, d'une source vive,
Descendait de roche naïve...
Je disais à Amours : « Amours,
Pourquoi me fais-tu vivre en plours
Et passer tristement mes jours,
Quand tu donnes partout plaisance?... »
Ainsi mon cœur se guermentait (plaignait)
De la grand' douleur qu'il portait
En ce plaisant lieu solitaire...
Là fut le gracieux repaire
De ce que Nature a pu faire
De bel et joyeux en été ;
Là n'avait-il rien à refaire
De tout ce qui me pouvait plaire...
Fors que ma dame y eût été !

Ce dernier trait est charmant. Mais ce n'est pas la seule chose à remarquer dans cette *bergerie* véritablement fraîche et gentille, malgré l'éternel lieu commun du printemps, des oiseaux et des fleurs. Quand le poète nous dépeint les arbres fleuris *aussi blancs que si neige pure les couvrait*, ne retrouve-t-on pas en germe sous cette image gracieuse les vers suivants de Victor Hugo :

Le beau pommier, tout fier de ses fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps !

-o-o-

CHARLES D'ORLÉANS.

Charles d'Orléans, petit-fils de Charles V, père de Louis XII et oncle de François I^{er}, naquit en 1394, et mourut en 1466. Il se vit deux fois veuf dans l'espace de huit à neuf ans, et devint, comme chacun sait, prisonnier des Anglais, à la bataille d'Azincourt.

Ce poète de sang royal termine la période allégorique ; il en résume, mieux que personne, les qualités et les défauts, et l'on voit qu'il s'est promené longtemps à travers ce labyrinthe de personnifications et de symboles qui a nom le *Roman de la Rose*. Il ne vous dira pas : « Quand j'étais jeune. » Fi donc ! Il vous dira : « Du temps que dame Nature me remit entre les mains de dame Enfance. » Et ainsi de suite. Avec lui, tous les substantifs abstraits qui désignent une qualité quelconque, perdent leur article plébéien et s'affublent d'une imposante majuscule.

Cependant, soyons juste : il lui arrive parfois de renoncer à cet attirail mythologique d'une nouvelle espèce, et alors sa muse devient charmante. Elle s'exprime dans le plus joli langage de cour qu'il soit possible d'imaginer. Charles d'Orléans est le Dorat du moyen âge ; et il a de plus que son rival du dix-huitième siècle, la naïveté, la grâce enfantine, et cette aisance d'allure, cette élégance de mouvements, — en un mot, ce *je ne sais quoi* qui trahit tout de suite le grand seigneur.

Jeune, gente, plaisante et débonnaire,
Par un prier qui vaut commandement,
Chargé m'avez d'une ballade faire ;
Si l'ai faite de cœur joyeusement ;
Or la veuillez recevoir doucement ;
Vous y verrez, s'il vous plaît, à la lire,
Le mal que j'ai, combien que véritablement
J'aimasse mieux de bouche vous le dire.

Votre douceur m'a su si bien attraire,
Que tout vôtres je suis entièrement,
Très désirant de vous servir et plaire ;
Mais je souffre maint douloureux tourment,
Quand à mon gré je ne vous vois souvent ;
Et me déplaît quand me faut vous l'écrire :
Car si faire se pouvait autrement,
J'aimasse mieux de bouche vous le dire.

En vérité, ce ne sont pas là des vers comme on avait l'habitude d'en composer, ou plutôt d'en aligner à cette époque ; ce sont des parfums qui s'exhalent, des fleurs qui s'arrondissent en bouquets. Jamais un trouvère bourgeois n'aurait pu les cueillir : elles se seraient écrasées sous sa grosse main maladroite.

Écoutez à présent le noble poète chanter la riante saison du renouveau, le beau mois printanier où les rossignols courtisent les roses, où les abeilles butinent sur les haies, où la campagne est verte comme l'espérance, où le ciel est bleu comme l'infini des rêves :

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure, et de pluie,
Et s'est vêtu de broderie
De soleil luisant, clair et beau.
Il n'y a bête ni oiseau
Qu'en son jargon ne chante ou crie :
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie.

Rivière, fontaine et ruisseau,
Portent en livrée jolie
Gouttes d'argent d'orfèvrerie ;
Chacun s'habille de nouveau...
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie.

Quelques pages plus loin, c'est le tour de l'hiver. Il est arrangé de la belle façon, dans la chansonnette que voici :

Hiver, vous n'êtes qu'un vilain !
Été est plaisant et gentil,
En témoin de mai et d'avril
Qui l'accompagnent soir et main (matin).

Été revêt champs, bois et fleurs.
De sa livrée de verdure
Et de maintes autres couleurs,
Par l'ordonnance de Nature.

Mais vous, Hiver, trop êtes plein
De neige, vent, pluie et grésil :
On vous dût bannir en exil.
Sans point flatter, je parle plain (clair) :
Hiver, vous n'êtes qu'un vilain !

La ballade suivante, malgré quelques longueurs, est empreinte d'une distinction bien rare à cette époque. On sent, rien qu'à la lire, qu'elle devait être débitée par un haut et puissant personnage, vêtu de soie et de velours :

Tant bien lui sied, à la noble princesse,
Chanter, danser et tout ébattement,
Qu'on la nomme de ce faire maîtresse.
Elle fait tout si gracieusement,
Que nul n'y sait trouver amendement :
L'école peut tenir de courtoisie ;
En la voyant, apprend qui est sachant,
Et en ses faits qui va garde prenant :
De ces grands biens est ma dame garnie.

Bonté, Honneur, avecque Gentillesse (1),
Tiennent son cœur en leur gouvernement,
Et Loyauté nuit et jour ne la laisse ;
Nature mit tout son entendement
À la former et faire noblement ;
De point en point c'est la plus accomplie
Qui aujourd'hui soit au monde vivant.
Je ne dis rien que tous ne vont disant :
De ces grands biens est ma dame garnie.

Elle semble... mieux que femme... déesse !
Si crois que Dieu l'envoya seulement
En ce monde, pour montrer la largesse
De ses hauts dons qu'il a entièrement
En elle mis abandonnement.

Elle n'a pair (sa pareille) ; plus ne sais que j'en die,
Pour fol me tiens de l'aller devisant,
Car moi, ni nul, n'est à ce suffisant :
De ces grands biens est ma dame garnie.

S'il est aucun qui soit pris de tristesse,
Qu'il aille voir son doux maintenant ;
Je me fais fort que le mal qui le blesse
Le laissera pour lors soudainement,
Et en oubli sera mis pleinement.

(1) Encore des personnifications abstraites !

C'est paradis que de sa compagnie!
A tous comptait, à nul n'est ennuyant;
Qui plus la voit, plus en est désirant :
De ces grands biens est ma dame garnie.

Toutes dames qui oyez-ci comment
Prise (je loue) celle que j'aime loyaument,
Ne m'en sachez maugré, je vous en prie;
Je ne parle pas en vous déprisant,
Mais comme sien, je dis en m'acquittant :
De ces grands biens est ma dame garnie.

La ballade *Sur la mort de la duchesse d'Orléans* est une des meilleures choses que Charles ait jamais écrites. Plus de recherche, plus d'afféterie, plus de symbolisme quand même! C'est le cœur seul qui parle, et qui se fait entendre au cœur :

Las! Mort, qui t'a fait si hardie
De prendre la noble princesse
Qui était mon confort, ma vie,
Mon bien, mon plaisir, ma richesse!
Puisque tu as pris la maîtresse,
Prends donc aussi le serviteur;
Car j'aime mieux prochainement
Mourir, que languir en tourment,
En peine, souci et douleur!

Las! de tous biens était garnie,
Et en droite fleur de jeunesse :
Je prie à Dieu qu'il te maudisse,
Fausse Mort, pleine de rudesse!
Si tu l'eusses prise en vieillesse,
Ce ne fût pas si grand rigueur;
Mais prise l'as hâtivement,
Et m'as laissé piteusement
En peine, souci et douleur!

Las! je suis seul, sans compagnie...
Adieu, ma dame, ma liesse!
Or est notre amour déparcie...
Non pourtant... Je vous fais promesse
Que de prières à largesse,
Morte, vous servirai de cœur,
Sans oublier aucunement;
Et vous regretterai souvent
En peine, souci et douleur!

Dieu, sur tous souverain seigneur,
Ordonnez, par grâce et douceur,
A l'âme d'elle tellement
Qu'elle ne soit pas longuement
En peine, souci et douleur!

On voudrait croire que des regrets si touchants, si poétiques, si doucement harmonieux, ont été durables et sincères. Hélas! la ballade qui suit immédiatement ne laisse aucune illusion à cet égard... En voici la première strophe; elle suffira pour faire juger du reste :

J'ai aux échecs joué devant Amours,
Pour passer temps, avecques Faux-Dangier;
Et sûrement me suis gardé toujours,
Sans rien perdre, jusques au dernier,

Que Fortune lui est venu aidier;
Et par méchef (que maudite soit-elle!)
A ma dame prise soudainement :
Par quoi suis mat, je le vois clairement,
Si je ne fais une dame nouvelle.

Après *l'Agésilas*, hélas! Après *l'Attila*, holà!... Après l'inconvenance, le mauvais goût. Nous venons de crier : Hélas!... et voici le moment de crier : Holà!... Vous allez voir :

Le beau Soleil, le jour Saint-Valentin,
Qui apportait sa chandelle allumée,
N'a pas longtemps, entra un bien matin
Privément en ma chambre fermée.
Celle clarté qu'il avait apportée,
Si m'éveilla du somme de souci
Auquel j'avais toute la nuit dormi
Sur le dur lit d'Ennuyeuse-Pensée.

Et que dire, mon Dieu! de la ballade *Sur les obsèques de la duchesse d'Orléans*?... Rien... si ce n'est : Pauvre femme!

J'ai fait l'obsèque de ma dame
Dedans le moultier amoureux,
Et le service pour son âme
A chanté Penser-Douloureux...

Comment trouvez-vous ce chantre-là ?... Mais continuons. Il nous reste à entendre le plus beau :

Maints clerges de Soupirs piteux
Ont été en son lumineuse ;
Aussi j'ai fait la tombe faire
De Regrets, tous de larmes peints,
Et tout entour moult richement
Est écrit : « Ci-git vraiment
Le trésor de tous biens mondains. »

Il est impossible, à n'importe quel mari, d'enterrer plus galamment sa chère moitié. Qu'il y a loin de ce ridicule galimatias à la pièce, réellement pleine de grâce et de sensibilité, que nous avons citée tout à l'heure, à la ballade *Sur la mort de la duchesse d'Orléans*! Et pourquoi Charles d'Orléans ne s'en est-il pas tenu là!

Nous croyons inutile de prolonger cette notice sur le captif d'Azincourt. Ce qui précède peut suffire à faire connaître le bon et le mauvais côté de son talent. Quoi qu'en aient dit certains critiques, ou des éditeurs naturellement enthousiastes, il n'a pas détrôné jusqu'à ce jour et ne détrônera jamais le véritable créateur de la poésie française, le joyeux écolier de Paris, le truand railleur qui plaisait pour ne pas entendre ses remords, qui rit pour cacher ses larmes, le poète vraiment inspiré parce qu'il est sincèrement ému, — en un mot, maître François Villon, que nous allons voir incessamment inaugurer la période gauloise, et que Marot, son dernier disciple, a reproduit de loin et en l'affaiblissant.

JOSEPH BOULMIER.

BIBLIOGRAPHIE.

LETTRES

SUR

L'ÉDUCATION DES FILLES

PAR M^{me} DE MAINTENON;

Publiées pour la première fois d'après les manuscrits authentiques

PAR M. TH. LAVALLÉE (1).



Déjà, à plusieurs reprises, nous vous avons entretenues, dans ce recueil, de madame de Maintenon, cette femme illustre, si longtemps méconnue, si outrageusement calomniée, et dont le caractère pur, droit et noble, triomphe enfin, après cent cinquante ans, des noires imputations dont on a voulu l'accabler. Nous vous avons parlé de l'œuvre la plus importante de sa vie, de celle qui aurait dû rendre son nom cher et sacré à toutes les familles françaises, de la fondation de Saint-Cyr, pieux asile ouvert aux filles indigentes de la noblesse et où l'épouse de Louis XIV recevait celles qui lui rappelaient sa jeunesse orpheline et pauvre. Nous vous avons décrit, d'après M. Lavallée, cette institution que les peuples voisins nous ont enviée (2); nous vous avons rendu compte des *Entretiens* de madame de Maintenon sur l'éducation (3), entretiens où brillaient son esprit profond et judicieux, son langage gracieux et simple, langage de la sagesse, disait Fénelon, qui parle par la bouche des grâces, et ses intentions si pures et si élevées. Nous venons vous parler aujourd'hui des *Lettres* qu'elle a écrites sur l'éducation des filles, car cette femme, si grande par l'âme, l'esprit et la position, n'a pas cru pouvoir se créer une tâche plus utile et plus importante que celle de l'éducation des mères de la génération future. Elle était née institutrice, elle avouait que Dieu lui avait donné des grâces spéciales pour cette vocation, et un écrivain distingué de nos jours a fait un ingénieux parallèle de madame de Maintenon et de l'auteur d'*Émile*, démontrant que la plupart des idées sages et raisonnables de Jean-Jacques Rousseau, en matière d'éducation, avaient été devancées par la fondation de Saint-Cyr, et mises à exécution par elle dans cet établissement admirable, où l'éducation proprement dite,

la culture du cœur et du jugement, était arrivée au plus haut degré de perfection.

M. Lavallée, qui a voué une tendresse respectueuse à la mémoire de madame de Maintenon, ne s'est pas contenté de raconter, dans un volume du plus vif et du plus piquant intérêt, la fondation de la maison de Saint-Cyr; il s'est appliqué à rechercher les écrits de madame de Maintenon, il les a classés, et il les publie en différentes séries : — *Entretiens*. — *Lettres sur l'éducation*. — *Lettres édifiantes*. — *Conseils aux jeunes filles*. — *Correspondance générale*. Le nouveau volume dont nous venons vous entretenir se compose de lettres adressées aux dames et aux élèves de Saint-Cyr; ces lettres ont été longtemps conservées manuscrites dans la bibliothèque des Dames de Saint-Louis; La Baumelle en a publié quelques-unes, mais en les falsifiant; M. Lavallée restitue le texte primitif, et nous rend, dans sa simplicité et sa pureté, la pensée et le langage de madame de Maintenon.

On ne saurait aujourd'hui proposer entièrement et absolument pour modèles ces lettres, ces instructions, si sages qu'elles soient. Les temps sont changés; le nôtre ne s'accommoderait pas de cette éducation où l'instruction proprement dite n'était que secondaire, et entièrement sacrifiée au soin de former le cœur, la raison, le caractère; éducation qui consistait presque uniquement dans le travail des mains, les soins du ménage, les devoirs de piété. Nos maisons d'éducation ne pourraient supporter les règles austères, minutieuses, absolues, qui régnaient à Saint-Cyr; mais quelque étrange et sévère que cette direction puisse paraître, je crois qu'elle était préférable à l'éducation de nos jours, où la vanité, le luxe, les plaisirs, la mollesse tiennent une si grande place. Institutrices ou élèves, pour nous préserver de cette tendance vers la vie facile, vers la sensualité, vers les gâteries, relisons quelques-unes des instructions que madame de Maintenon adressait aux filles des plus nobles maisons de France. Elle écrivait à une dame de Saint-Louis :

« Elevez-les le plus durement qu'il vous sera possible. Rendez-les ménagères et laborieuses; elles en seront plus propres à tous les partis qu'elles peuvent prendre; accoutumez-les à ne point perdre de temps; je ne compte point pour perdu celui qu'elles emploient à se divertir quand il est réglé; donnez-leur une grande estime pour l'obéissance; Dieu la bénit, et elles y seront, selon les apparences, obligées toute leur vie.

» Ayez soin que vos filles se tiennent droites, et ne vous faites pas là-dessus un scrupule mal fondé : tous ceux qui servent à l'autel apprennent à faire avec modestie tout ce qu'il y faut faire; le service divin et les cérémonies en sont plus majestueux et plus propres à édifier et à exciter la piété. Que vos demoiselles soient donc bien droites, ne souffrez pas qu'à l'église elles aient la tête de travers ni le corps courbé;

(1) Paris, Charpentier, 39, rue de l'Université. — 1 vol., prix : 3 fr. 50 c.

(2) Voir *Journal des Demoiselles*, 1853, p. 292.

(3) Voir *Journal des Demoiselles*, année 1855, p. 236 et 263.

c'est le cœur qui doit être prosterné devant Dieu, et ce n'est point la posture qui excite la ferveur; il ne faut rien de singulier quand on est à la vue de tout le monde.

» Ne les accoutumez pas à une grande diversité de lectures; sept ou huit livres qui sont en usage dans votre maison suffiront pour toute leur vie, si elles ne lisaient que pour s'édifier : la curiosité est dangereuse et insatiable.

» Je ne vous ai pas assez expliqué le conseil que je vous donne de les élever durement, et de ne rien faire cependant qui puisse nuire à leur santé. Il faut leur permettre très-rarement les veilles et les jeûnes, à cause de leur jeunesse, mais tâcher de les faire travailler à tout ce qui se présente; qu'elles mangent de tout, qu'elles soient sobres, qu'elles soient couchées et assises durement, qu'elles ne s'appuient jamais, qu'elles ne se chauffent que dans le grand besoin, qu'elles balaient et fassent les lits, etc., etc.; elles en seront plus fortes, plus adroites et plus humbles... »

« Il est vrai, écrit-elle plus loin à une autre maîtresse de classes, il est vrai que j'ai souvent reproché la lâcheté à Saint-Cyr, et qu'il me paraît qu'il y en a beaucoup dans l'esprit et le corps. J'appelle lâcheté cette délicatesse sur les moindres réprimandes, ce découragement qui s'ensuit, ces ménagements qu'on désire, ces récompenses continuelles dès qu'on a fait la moindre partie de son devoir, cette envie d'être à son aise sans que rien ne nous coûte, ce chagrin contre soi-même quand on trouve des difficultés à se corriger; je crois, ma chère fille, que voilà une partie de la lâcheté de l'esprit. Venons à celle du corps : cette recherche continuelle des commodités, qui ferait établir des machines qui apportassent toutes les choses dont on a besoin sans étendre le bras pour les aller prendre; cette frayeur des moindres incommodités, comme du vent, du froid, de la fumée, de la poussière, des puanteurs, qui fait faire des plaintes et des grimaces comme si tout était perdu, cette lenteur dans l'ouvrage, qu'on ne fait que par force et qu'on ne se soucie pas d'avancer, cette peur d'être grondée qui est la seule chose qui nous occupe, ce linge mal plié et rangé en désordre, ces portes et ces fenêtres mal fermées pour ne pas s'en donner la peine, ce rayon de soleil qui met une classe en désordre et où ces demoiselles courent, soit dans la chambre ou au chœur, pour éviter cette incommodité, cette impossibilité de s'acquitter d'une commission parce qu'on s'en remet sur la première personne qu'on trouve sans se soucier jamais du fait, cette impatience de ne pouvoir attendre en paix... »

Que de coups de pinceau madame de Maintenon pourrait ajouter aujourd'hui à ce portrait! Aujourd'hui que les enfants sont des idoles devant lesquelles tout plie, aujourd'hui qu'une famille entière n'est occupée qu'à sauver l'enfant du froid, du vent, des contrariétés, à lui préparer une élégante toilette, des mets délicats, des jouets ingénieux, et des méthodes faciles, qui tuent à la fois le courage et la faculté de l'application!

Cependant, madame de Maintenon, elle aussi, était mère, elle chérissait tendrement ces pauvres filles confiées à ses soins, mais son amour était aussi éclairé que sincère. Écoutons le récit, fait par une élève, d'une de ses visites à Saint-Cyr :

« J'oubliais un fait remarquable de la journée

d'hier; c'est que la maîtresse générale vint chercher madame de Maintenon, et comme elle n'osait l'interrompre, une de nos mères l'en avertit, parce qu'il y avait déjà longtemps qu'elle attendait. La maîtresse générale approcha donc, et madame de Maintenon lui dit d'un air agréable : — Eh bien! que voulez-vous? Nous avons ici bien d'autres affaires? pourquoi nous importuner? Elle lui répondit du même ton : — Je ne savais pas, madame, que vous fussiez si bien occupée. Madame de Maintenon, lui ayant répondu en fort peu de mots, reprit son occupation; mais comme en nous levant pour laisser passer la maîtresse générale, il s'était élevé beaucoup de poussière, madame de Loubert, notre première maîtresse, marqua à madame de Maintenon la peine qu'elle en avait, laquelle reprit aussitôt avec bonté : — *Ces pauvres enfants, j'aime jusqu'à leur poussière!* Nous fûmes toutes pénétrées de la manière tendre dont elle dit ces paroles, et nous en pensâmes pleurer... »

Ce mot n'est-il pas un mot maternel? C'était en effet à Saint-Cyr, au milieu des filles de son adoption, que madame de Maintenon oubliait les ennuis de la cour de Louis XIV. Avec quelle force ne les dépeint-elle pas?

« Que ne donnerais-je pas pour que vos filles vissent d'aussi près que je le vois combien nos jours sont longs ici, je ne dis pas seulement pour les personnes revenues des folies de la jeunesse, je dis pour la jeunesse même, qui meurt d'ennui parce qu'elle voudrait se divertir continuellement, et qu'elle ne trouve rien qui contente ce désir insatiable de plaisir. Je rame, en vérité, pour amuser madame la duchesse de Bourgogne. Il n'en serait pas ainsi si on ne voulait plaire qu'à Dieu, travailler, et chanter ses louanges, comme on fait chez vous; la paix que cette sorte de vie met dans le cœur est une joie solide et durable. »

Cette piété, tendre, éclairée et profonde, qui la soutenait au milieu des dégoûts de sa position, était un trésor qu'elle voulait léguer à ses filles. Elle leur écrivait :

« Pratiquez ce que vous avez appris; soyez pieuses, humbles, charitables, silencieuses, modestes; le christianisme est la pratique de toutes les vertus, la piété est utile à tous; une couronne sans piété ne ferait que vous précipiter plus sûrement dans l'enfer. Que serait-ce que l'infortune de votre état sans piété? Vous seriez peu heureuses en ce monde, et misérables pour jamais dans l'autre.

» Faites donc une bonne provision de piété, mes chères filles, qui vous soutienne contre les privations et les périls où peut-être vous serez exposées.

» Voilà le fondement de votre salut, voilà ce que vous devez chercher aux dépens de tout, et quand vous l'aurez acquis, vous aurez sûrement la docilité, qui est la seconde qualité que je vous désire. Ne soyez point dédaigneuses, mais bonnes, simples, aimant à plaire à vos maîtresses et à les soulager dans les peines que vous leur donnez; jugez de votre naturel par les répugnances que vous trouvez en vous pour ce qu'on vous demande, par l'amitié que vous avez pour vos maîtresses, par le goût pour les bonnes choses, par l'amour pour la vérité, par la reconnaissance pour les instructions et avertissements que l'on vous fait. Que les bien nées se réjouissent et rendent grâce à Dieu; que les mal nées ne se découragent pas, car

une grande récompense les attend si elles se font violence. »

Ces lettres, écrites au courant de la plume, sans art, sans prétention, peignent excellemment le caractère de madame de Maintenon, et le justifient mieux que ne le feraient les plus beaux panégyriques. On l'avait montrée ambitieuse, intrigante et pleine d'artifices : dans les lettres, on ne voit que simplicité, droiture, mépris des grandeurs ; on accusait sa dévotion de tourner à la bigoterie et son zèle au fanatisme, et tous ses conseils respirent la pitié la plus éclairée, la mieux dégagée de scrupules et de petitesse. Son âme se dévoile dans ces écrits jetés négligemment, et qu'y voit-on ? Amour pour la France, respect pour le roi, tendresse extrême pour les pauvres, les malheureux et surtout pour cette jeunesse délaissée à laquelle elle s'était vouée, oubli d'elle-même, désintéressement absolu qui la fit sortir pauvre de ces palais où elle avait vécu épouse du plus puissant monarque de l'Europe. Voilà la réhabilitation tardive qui se fait autour de cette illustre femme ; nous en rendons grâce au zèle et aux travaux de M. Lavallée ; en rétablissant les faits dans leur vérité et leur simplicité, il force notre siècle à rendre hommage à une des plus pures vertus qui aient ennobli la France ; il efface les calomnies de Saint-Simon, et il restitue à madame de Maintenon la place qu'elle doit occuper parmi les plus saintes et les plus intelligentes compagnes de nos rois.

Comme redressement historique, les lettres de madame de Maintenon sont précieuses ; de plus, elles sont utiles à toutes les personnes qui s'occupent d'éducation, car elles sont remplies de conseils sagaces, et qu'une longue expérience a seule pu dicter.

M. F.

DE

LA VOCATION

Par Mgr LUGNET (1).



Voici un remarquable ouvrage, que nous n'analyserons pas, car nous ne pouvons suivre dans ses développements un travail de cette importance, mais que nous recommanderons à l'étude attentive des mères de famille, inquiètes sur la vocation de leurs

enfants. Tout est là : le salut, le bonheur, la paix, la destinée terrestre et immortelle, git dans cette grande question de la vocation, mise en accord avec la volonté de Dieu et avec nos propres dispositions. Combien il est important de l'étudier et de la connaître ! Dans le livre de monseigneur Lugnet, que nous avons lu avec un sérieux intérêt, l'auteur traite d'abord de la destinée de l'homme en général, comme créature intelligente et immortelle ; — de la voie ordinaire, à laquelle la plupart sont appelés, le mariage ; — de la voie parfaite, la vie religieuse, part réservée à quelques-uns ; — il examine enfin la vocation relativement à l'individu. C'est la partie pratique du travail et celle que l'on consultera avec le plus de fruit. Des exemples charmants sont mêlés aux graves théories de ce livre ; on lira surtout avec plaisir le portrait d'une mère de famille, tracé par sa fille, et l'histoire, simple et naïve comme une légende, d'un bon médecin italien, dont la vie a été honorée par la pratique des plus hautes vertus.

Nous ne recommandons pas à toutes nos lectrices ce livre sérieux et profond de monseigneur Lugnet, mais nous croyons qu'il est utile de le signaler à quelques-unes. Celles qui cherchent un conseil seront heureuses de pouvoir consulter un guide aussi sûr, et peut-être trouveront-elles dans ces pages la solution qu'elles demandent, la lumière vers laquelle elles aspirent.

LE MARCHAND D'ANTIQUITÉS

Par CH. DICKENS,

Traduction nouvelle de M. DES ESSARTS (1).



Notre aimable collaboratrice, madame Fouqueau de Pussy, a parlé autrefois dans ce recueil du roman de Dickens, dont nous annonçons aujourd'hui une nouvelle et bien élégante traduction, due à la plume d'un de nos amis, M. Des Essarts. Le nom de Dickens, le romancier sans rival, dit assez combien ce livre recèle d'intérêt, d'observation et de vérité. Une page de Dickens, c'est une petite fenêtre ouverte sur le cœur humain, et ce livre, appartenant à ses premières années d'écrivain, est peut-être un des meilleurs que sa plume ait produits. Nous prenons acte de notre ancienne recommandation en sa faveur, et nous constatons la fidélité intelligente de la nouvelle traduction.

(1) Deux volumes in-8°, Paris et le Mans, Julien et Lathur.

(1) Deux volumes, chez Hachette, à Paris.

LAURENCE

Connaissez-vous, soit à la ville, soit à la campagne, un personnage plus important que le facteur ? un seul dont la visite excite autant la curiosité et qu'on attende avec une impatience plus générale ? Il tient chaque jour dans sa boîte, du moins pour quelques-uns d'entre nous, le remède à ce tourment de l'esprit et du cœur que nous avons nommé l'incertitude. Ce remède n'est pas toujours la confirmation de nos espérances : c'est égal ! on veut connaître le résultat d'une démarche, fût-il malheureux ; et l'homme qui nous en apporte la nouvelle nous trouve l'oreille au guet, le cœur palpitant, dès qu'il fait retentir d'une main distraite la sonnette ou le marteau de la porte. Nous avons tous vu passer de nos fenêtres des princes pompeusement annoncés, au devant desquels accourait la foule ; eh bien ! l'arrivée de ces grands du monde était peu de chose pour vous et pour moi, si nous comparons à nos sentiments d'alors, l'émotion qu'excite en nous, à certaines heures de la vie, l'apparition du facteur à l'entrée de la rue que nous habitons.

Jamais fils de roi n'aurait pu laisser, après son passage, autant de joie que venait de le faire, en sortant du manoir de Kersaliou, le pauvre facteur de Saint-Jouan de l'Isle. Tandis qu'il s'éloignait en suivant les bords de la Rance, une jeune fille relisait vingt fois la missive qu'il venait de lui apporter.

« Enfin, disait-elle, enfin, c'est bien cette fois une lettre d'Agathe, de cette bonne Agathe, qui, j'en étais sûre, malgré de fausses apparences, ne m'a pas oubliée un seul instant ! Je puis maintenant la défendre avec avantage contre la défiance de ma mère. L'âge et la maladie disposent aux idées chagrines : on souffre, et, par cela même, on voit tout en noir. Qu'il me tarde d'apprendre à maman cette heureuse nouvelle ! Elle n'a jamais dormi si tard ! Allons, je veux la surprendre ! »

Et Laurence entr'ouvrit la porte de communication qui séparait sa chambre de l'appartement de sa mère. Madame de Kersaliou achevait sa prière du matin.

« Te voilà toute joyeuse, dit-elle en se relevant de son prie-Dieu ; voyons, de qui est cette lettre ?

— Devinez, chère maman.

— De l'une de nos parentes ?

— Vous n'y êtes pas.

— Serait-ce donc ?... Mais, non, c'est impossible ! après plus de deux ans de silence !

— Eh ! si, maman ! Je savais bien qu'elle m'aimait toujours. Ecoutez plutôt :

« Chère Laurence,

« Je me trouvais, avant-hier soir, dans une réunion très-brillante où ton nom fut prononcé avec éloge » par madame la comtesse de la Moussaye. Les châtelines bretonnes faisaient le sujet de la conversation ; et comme on parlait surtout des occupations de la jeune fille dans vos manoirs, la grande dame, qui paraît connaître beaucoup ta mère, fit de toi

» un portrait charmant. Je racontai, à mon tour, » avec un peu d'orgueil, comment nous nous rendions » contrâmes au couvent, et comment nous devinmes » inséparables. Je t'ai bien négligée depuis quelque » temps. Que veux-tu ? La vie de Paris est étourdissante ; et qui va dans le monde ne s'appartient pas. » Tu ne comprends guère cela, j'en ai peur ; et pour » tant je voudrais te persuader qu'on peut s'aimer » encore, bien qu'on ne s'écrive plus. J'ai, d'ailleurs, » une récompense toute prête si tu veux être indulgente. Ton manoir est à une très-petite distance de » Saint-Jouan de l'Isle, où je passerai jeudi pour me » rendre à Saint-Brieuc, dans la famille de Corseul. » Je ne puis m'arrêter, mais, si je suis bien informée, » il y a un relais à Saint-Jouan. Tu devines le reste. » L'entrevue sera courte, mais je me réjouis d'avance » avec toi en pensant que nous allons nous embrasser. »

» Adieu, adieu, chère Laurence, ou plutôt à jeudi !

» Ta fidèle amie,

AGATHE. »

Un sourire un peu railleur accueillit la lecture de cette missive.

« Ainsi, dit la dame du manoir, il a fallu pour réveiller les souvenirs de mademoiselle Brémont la bienveillance que nous témoigne une femme justement considérée dans les meilleurs salons de Paris ! Sans cette rencontre, il est douteux que la fille d'un riche financier se fût jamais souvenue d'une famille de gentillâtres forcée de vivre à la campagne, lors même que le désir d'habiter ailleurs lui viendrait un jour. Ce désir, il m'a semblé quelquefois le voir dans tes yeux, et même en ce moment, me trompé-j'en supposant qu'il te serait doux de sortir de notre isolement, de renouer, pour ne plus les interrompre, des relations de tous les jours avec Agathe et deux ou trois autres de tes anciennes compagnes ? Ne rougis pas, et surtout ne crains pas de me parler sincèrement. »

Madame de Kersaliou avait pris la main de sa fille et la serrait entre les siennes.

« Chère maman, répondit Laurence, partout où vous êtes, je suis heureuse ; mais, je l'avoue, je le serais encore davantage si, avec vous, mes amies de couvent se retrouvaient ici autour de moi. Nous avons passé ensemble des années si gaies et si charmantes ! Quelle conformité dans nos goûts ! quelle réciprocité de bons offices ! Nos études, nos jeux me reviennent souvent à la mémoire, et pas un de mes souvenirs où les noms d'Hortense, de Nathalie, et surtout d'Agathe, ne se mêlent délicieusement. »

Une ombre passa sur le visage de la mère.

« Il n'y a pas loin du désir que tu viens d'exprimer, dit-elle, au regret de ne pouvoir vivre dans le monde où tu reverrais celle que tu viens de nommer. Pauvre enfant ! tu n'as quitté le couvent que pour venir te cacher dans ma solitude, et parce que ton esprit et ton cœur ont suivi docilement la direc-

tion que vous imprimait là-bas une pieuse règle, parce que les années écoulées depuis ton retour ont développé tes premiers sentiments sans en altérer aucun, tu crois retrouver également dans chacune de ces jeunes filles, aujourd'hui dispersées dans le monde, tous les généreux élans et l'affection vraie de la petite pensionnaire. Chasse bien loin cette illusion, ou le charme de tes souvenirs deviendra un obstacle à ton bonheur. Laurence, Nathalie, Hortense, Agathe, peuvent encore se rencontrer, mais à coup sûr, ce qui ne reviendra jamais pour elles, c'est la douce intimité d'autrefois. L'existence en commun a cessé : vous n'avez plus depuis trois ou quatre ans, ni les mêmes occupations, ni les mêmes plaisirs, ni les mêmes intérêts dans la vie. En vous disant adieu, vous sentiez se remuer dans vos cœurs tout ce qui rassemble ; en vous retrouvant après une absence de quelques années, vous ne sentiriez plus, peut-être, autre chose que ce qui écarte et ce qui divise.

— Je voudrais, du moins, en faire l'expérience, dit Laurence avec un sourire d'incrédulité ; et, pour commencer, vous me permettrez d'aller cette nuit au devant d'Agathe.

— Comment, elle arrive la nuit ?

— Un peu avant minuit, chère maman ; mais Saint-Jouan est si près ! le chemin si beau et si sûr ! D'ailleurs, le jardinier est là pour m'accompagner.

— Si mademoiselle Brémont s'était décidée à t'écrire plus tôt, reprit madame de Kersaliou, j'aurais pu l'inviter à nous donner quelques jours. Je veux t'accompagner aussi à Saint-Jouan, mais c'est beaucoup de dérangement pour une entrevue de cinq minutes... Tu n'ies que ce soit une contrariété ? A la bonne heure ! embrasse-moi, et ne songeons qu'au plaisir de revoir une première amie. »

Ce plaisir, mademoiselle de Kersaliou l'éprouvait d'avance. Ardente et généreuse dans ses affections ; toujours prête, au couvent, à se charger des corvées les plus désagréables, à faire les devoirs des paresseuses, à prendre sur elle, à l'heure des punitions, la responsabilité de la faute d'une étourdie ; l'humeur égale, l'esprit inventif pour imaginer sans cesse de nouveaux jeux, elle avait été naturellement le centre où se rencontraient tous les cœurs, le lien qui les unissait dans une intimité sereine et joyeuse. La souveraineté qu'elle avait exercée ainsi du consentement unanime n'était pas de ces liens que deux ou trois années de solitude font oublier. Pour une âme élevée et bienveillante, l'adolescence est l'âge de la confiance et de la candeur. A douze ans, à quinze ans même, Laurence n'avait nullement fait l'étude des petits défauts de ses compagnes, et comme elle chérissait alors ces dernières pour leurs qualités, les qualités seules, embellies encore par le prestige des regrets, étaient restées vivantes dans sa mémoire. Faute de s'être mêlée à la foule et d'avoir acquis quelque expérience des mécomptes de la vie, elle croyait, comme l'avait dit sa mère, que ces tranquilles et chaudes sympathies qu'abritait si bien la paix du cloître, se réveilleraient aussi pures, n'importe en quel lieu, le jour où toutes les amies d'autrefois viendraient à se rencontrer. La modeste héritière de Kersaliou était destinée à vivre à la campagne, soit qu'elle vieillît dans le célibat, soit qu'elle dût épouser, plus tard, le fils de quelque petit châtelain. Sa mère voyait donc avec peine tout ce qui pouvait lui

rendre pénible une existence retirée, et elle ne négligeait aucune occasion de combattre par les sévères leçons de l'expérience, les chimères de l'idéal. Beaucoup d'autres mères, vivant aussi dans la retraite, ont à remplir les mêmes devoirs ; mais, généralement, au lieu des besoins du cœur, ce sont plutôt les rêves de la vanité et la poursuite des plaisirs bruyants qui font jeter à leurs filles un regard en vieux sur les réunions du monde.

Le caractère de Laurence était différent. Si elle eût retrouvé dans les manoirs voisins quelques-unes de ses anciennes compagnes, nul doute qu'elle n'eût préféré avec elles le séjour des champs à celui de la ville. Ce qu'il lui fallait, après avoir été si entourée et si chérie durant plusieurs années, c'était une amie de son âge ; et par malheur, la seule personne des environs dont la société aurait pu lui convenir manquait de cette instruction et de ces goûts délicats que le temps devait avoir encore perfectionnés chez Agathe et chez Nathalie. Les amies de couvent étaient donc restées sans rivales ; aussi combien la journée parut longue à l'impatience de la jeune solitaire ! Que de questions à faire et de souvenirs à rappeler dans le court espace de temps que pouvait lui accorder la voyageuse ! Celle-ci se rendait-elle à Saint-Brieuc uniquement pour visiter Nathalie, mariée aujourd'hui à un fonctionnaire de cette ville, M. de Corseul, dont l'aïeule, encore vivante et demeurant avec lui, était connue de madame de Kersaliou ? Il fallait le savoir. Il fallait surtout obtenir d'Agathe la promesse de passer une semaine à Kersaliou avant de retourner à Paris. Laurence avait laissé là son ouvrage pour donner un coup d'œil à la chambre qu'elle destinait à Agathe. Cette dernière aimait les camélias ; on s'en procurerait chez un amateur du voisinage ; et comme on avait beaucoup pleuré ensemble en lisant Silvio Pellico et certains passages des *Fiancés* de Manzoni, les deux poètes italiens prenaient déjà la place d'honneur sur la tablette où la main de mademoiselle Brémont irait sans doute les chercher.

La journée s'écoula tout entière en rêves et en projets, et ce fut avec une exclamation de plaisir, que Laurence accueillit le dernier coup de la pendule qui sonnait onze heures. Au même moment, Brunette hennit dans la cour, et l'on entendit le vieux Maugan, qui cumulait les fonctions de cocher et de jardinier, sortir de la remise la modeste voiture de la dame du manoir. La toilette prit à peine quelques minutes ; et, l'instant d'après, la mère et la fille, couvertes de manteaux et de pelisses, se trouvaient pour la première fois sur les chemins à une heure aussi avancée, par une nuit d'hiver.

La petite ville de Saint-Jouan est très-riante et très-animée les jours de marché, mais, entre onze heures et minuit, le silence s'est fait partout ; pas une lumière ne brille aux fenêtres, si ce n'est parfois, dans la chambre d'un malade, où la veilleuse projette sur un lit sans sommeil sa lueur de mauvais présage. A part le cri de l'orfraie qui, perché sur le toit de l'église et le cou tendu vers le cimetière, semble pleurer les morts, aucun bruit dans les rues ni sur la place, jusqu'au moment où le fouet des valets d'écurie et le pas des chevaux annoncent que la diligence approche, et qu'il est temps de se préparer à la recevoir. Ce moment, Laurence l'attendait avec une impatience fiévreuse. Il arriva ; et sans s'apercevoir

qu'elle courait et que sa mère n'avait pu la suivre, la jeune fille se trouva bientôt devant la portière d'où s'élançaient quelques voyageurs. Une seule femme descendit, et c'était une de ces grosses mères dont les proportions effrayantes font pousser à leurs voisins de diligence de sourds gémissements et d'inutiles soupirs.

« Il y a encore quelqu'un dans l'intérieur, dit Laurence en poussant le vieux Maugan devant elle. Peut-être Agathe est-elle endormie dans ce coin. Vois, Maugan, avance la tête, et appelle doucement mademoiselle Brémont. »

Le vieux cocher grimpa sur le marche-pied, et se penchant vers ce quelque chose de couleur blanche entrevu dans l'ombre :

« N'êtes-vous pas mademoiselle Brémont ? »

Un grognement formidable lui répondit.

« Qui êtes-vous pour réveiller ainsi les gens par de telles questions ? Qui êtes-vous ? qui êtes-vous ? »

Maugan avait reculé. Une face joviale et rubiconde, vaguement éclairée par la lanterne d'un garçon d'écurie, se montra brusquement à la portière. L'homme ainsi dérangé dans son sommeil était coiffé du casque à mèche si antipathique au célèbre Jérôme Paturot.

Informations prises, mademoiselle Brémont n'était pas dans la diligence.

« Elle n'aura pu trouver de place, disait son amie ; ce sera pour demain. »

Madame de Kersaliou ne répliqua rien. L'air était vif ; elle souffrait aussi d'une veille prolongée, si peu en rapport avec les habitudes bretonnes. Pourtant, pouvait-elle refuser à sa fille de l'accompagner encore la nuit suivante ? Elle se résigna, et dormit une grande partie de la matinée pour se préparer à la nouvelle course projetée pour la nuit.

Si, la veille, le claquement du fouet et le bruit des roues avaient fait battre le cœur de Laurence, l'émotion et l'anxiété redoublèrent cette fois. Le résultat fut le même : un mécompte après une attente pénible. Laurence ne savait qu'imaginer pour expliquer ce retard ; un malheur imprévu avait frappé son amie, elle était malade, mourante peut-être !

La journée du lendemain fut triste. Madame de Kersaliou, fatiguée et mécontente, avait déclaré qu'il fallait renoncer maintenant à ces promenades nocturnes. La pluie tombait à torrents, le vent était glacial, et Laurence s'était vainement efforcée d'obtenir l'autorisation de retourner une troisième et dernière fois à Saint-Jouan, escortée de Maugan et d'une vieille femme de confiance.

« Non, non, avait répondu la dame du manoir ; la santé de ma fille ne m'est pas moins précieuse que la mienne. Je défends absolument qu'on sorte cette nuit. »

Depuis la veille, l'imagination de la jeune fille était vivement surexcitée, et passait alternativement de l'idée d'une catastrophe à la presque certitude, aussi très-douloureuse, que la première diligence amènerait Agathe sans que personne se trouvât à Saint-Jouan pour elle. Laurence se demandait avec amertume comment serait interprétée son absence. Donner prise à l'accusation de froideur et d'ingratitude, lui paraissait un affreux malheur, et elle eût fait beaucoup pour l'éviter. Obsédée par ces pensées ; égarée par cet entraînement irréfléchi qui, pour éviter l'apathie et l'égoïsme, nous pousse quelquefois à des actions im-

prudentes, l'amie d'Agathe, à mesure que la nuit avançait, se sentait moins disposée à se soumettre à la volonté maternelle :

« Je suis forte, disait-elle ; ma santé n'a rien à craindre d'une soirée pluvieuse et un peu froide, et c'est bien à tort que ma bonne mère s'alarme d'un danger qui n'existe pas. Ne puis-je lui épargner des inquiétudes et, néanmoins, remplir un devoir d'amitié ? Si j'allais en secret cette nuit à Saint-Jouan ? »

Cette pensée, écartée d'abord comme une tentation mauvaise, devint si pressante, s'empara si bien de l'esprit de la jeune fille, que celle-ci ne résista plus et se décida, malgré les murmures de sa conscience, à rendre complice de sa désobéissance un vieux et fidèle serviteur. Elle confia son projet à Maugan et trouva des raisons spécieuses pour justifier ce qu'elle voulait faire. Prendre la voiture à l'insu de la dame du manoir était impossible ; mais combien de fois mademoiselle de Kersaliou, chaussée de lourds sabots, n'avait-elle pas bravé la pluie et la boue des chemins pour aller soigner un malade ou porter des secours à quelque pauvre famille ? Il fut convenu qu'à onze heures le jardinier serait prêt à suivre sa jeune maîtresse. Pour plus de sûreté, un des chiens de garde devait être aussi du voyage. Ce plan bien arrêté, Laurence rejoignit sa mère au salon.

Le front ordinairement si calme de l'amie d'Agathe était couvert de rougeur ; son trouble était visible, mais au lieu d'en soupçonner la véritable cause, madame de Kersaliou l'attribuait au chagrin qu'éprouvait sa fille de ne pouvoir se rendre à Saint-Jouan comme elle en avait le désir. La mère se retira de bonne heure. Lorsqu'elle eut quitté le salon, Laurence prit son bougeoir, et rentra aussi dans sa chambre.

Il pleuvait toujours, et le vent redoublait de violence. Laurence s'assit près de la fenêtre, et mit sa tête entre ses mains. Elle tremblait... non que sa course nocturne lui inspirât la moindre terreur, mais elle frémissait à l'idée qu'elle venait de tromper sa mère pour la première fois. Ses réflexions étaient d'une nature si poignante qu'elle voulait leur échapper en essayant de lire. Elle prit, dans la chambre voisine de la sienne, sur la tablette dont il a été question, l'admirable livre de Silvio. En ouvrant le volume au hasard, ses yeux s'arrêtèrent d'abord à ce passage :

« Notre père et notre mère sont naturellement nos premiers amis ; ce sont, de tous les hommes, ceux à qui nous devons le plus. »

Et plus loin :

« Ces têtes blanches qui sont là devant nous, qui sait si bientôt elles ne dormiront pas dans la tombe ? Ah ! tandis que nous avons le bonheur de les voir, honorons-les, et cherchons-leur des consolations à ces maux de la vieillesse dont le nombre est si grand ! »

Laurence ferma le volume, et parcourut sa chambre dans une indécision pleine d'angoisses.

« Non, murmura-t-elle enfin, je n'ai pas à discuter la cause qui a dicté l'ordre de ma mère ; que cette cause soit ou ne soit pas une crainte exagérée pour ma santé, l'ordre existe et je dois m'y soumettre, sous peine de me condamner moi-même à d'amers et longs repentirs. Ma mère est bien réellement

ma première amie, et je consentirais à lui ôter tout à coup ce qu'elle a de plus cher, sa confiance dans le respect et la sincérité de sa fille !. L'idée seule d'une faute aussi grave exige une expiation. Allons, du courage ! il faut renoncer à voir Agathe, et, de plus, avouer ma faiblesse. »

L'aveu fut bientôt fait. Madame de Kersaliou s'attendrit ; sa fille se tenait à genoux près de son lit, elle l'attira doucement contre son cœur.

« Tu l'aimes donc bien cette chère Agathe, puisque le désir de la voir a pu triompher un moment de ta droiture ? Le remords est venu à temps, mais tu ne regrettes pas moins de ne pouvoir faire, en faveur de cette amitié, une troisième tentative, qui serait probablement aussi infructueuse que les autres. Tu n'y songeais pas, mon enfant ! une demi-lieue à pied sous ces torrents de pluie et par une nuit si épaisse qu'il te serait impossible de choisir ton chemin ! Ne détourne pas la tête pour cacher tes larmes ; je sens que tu pleures, et me voilà prête à pleurer aussi. J'ai bonne envie de me laisser toucher. Que penserais-tu de moi si j'étais assez peu sage pour te permettre de prendre la voiture et de te faire conduire encore à Saint-Jouan cette nuit ?

— Oh ! maman, quelle nouvelle preuve de votre amour vous me donneriez ! »

Et Laurence couvrit les mains de sa mère de baisers et de larmes.

Comment ne pas céder ? Madame de Kersaliou suivit des yeux sa fille qui courut à la pendule et sortit précipitamment. Tant d'ardeur pour un résultat si douteux, et, dans le cas le plus favorable, pour une entrevue de cinq minutes avec une amie qui, depuis près de trois ans, avait laissé sans réponse les lettres de son ancienne compagne ; tant d'ardeur, tant d'élan, attendrissaient et effrayaient en même temps la dame du manoir. Quel désenchantement pouvait succéder un jour à ces généreux mouvements d'une sensibilité enthousiaste ! Les grandes âmes ne sont pas communes. Monté à certain degré d'élévation et de chaleur dans les sentiments, qui peut se flatter de rencontrer facilement la réciprocité en amitié, et même dans les affections de la famille ?

Il était près d'une heure du matin quand le bruit de la petite voiture se fit entendre sous les fenêtres du manoir. Madame de Kersaliou n'avait pu dormir ; et comme la tempête avait éclaté dans toute sa furie depuis le départ de sa fille, elle attendait celle-ci avec une inquiétude croissante. Elle apprit sans aucune surprise que Laurence n'avait gagné à cette nouvelle course que des averse successive dont le véhicule mal fermé était peu propre à la garantir. Ses vêtements mouillés, ses mains glacées, ses joues pâles et encore humides témoignaient de l'imprudence d'un pareil voyage. La pauvre mère s'accusait d'une trop grande faiblesse pour son enfant.

Une semaine s'écoula sans qu'on entendit parler d'Agathe. Des renseignements avaient été demandés à Saint-Jouan, au bureau des diligences, et l'on avait acquis la certitude que mademoiselle Brémont n'avait point traversé le pays. Que penser d'un tel retard après ce rendez-vous donné au milieu de la nuit, dans une saison aussi rude ? Laurence ne vit qu'un moyen de s'éclaircir : elle écrivit à Nathalie, cette amie commune, chez laquelle Agathe avait eu l'intention de se rendre. Nathalie comme Agathe se souciait peu des

correspondances. Cependant la réponse arriva cette fois courrier pour courrier.

Ce n'était qu'un billet.

Agathe était à Saint-Brieuc depuis plusieurs jours. Son oncle, qui l'accompagnait, désirant connaître Saint-Malo, l'itinéraire avait été changé par lui la veille du départ. Impossible, d'ailleurs, d'accepter l'invitation de madame de Kersaliou. Toutefoix, mademoiselle Brémont espérait que son ancienne amie paraîtrait à Saint-Brieuc pendant son séjour dans cette ville. Nathalie le désirait avec elle, et toutes les deux se réunissaient pour assurer Laurence de leur constante affection.

L'épître était rassurante, mais Laurence ne put se défendre d'un étonnement pénible en n'y trouvant pas un mot de regret sur les courses inutiles et surtout les inquiétudes dont le changement d'itinéraire avait été l'occasion. Était-ce bien aussi une invitation que lui adressait Nathalie, depuis trois ans madame de Corseul ? Pouvait-on s'autoriser de ce billet pour aller réclamer, pendant deux ou trois jours, l'hospitalité si largement offerte, d'ordinaire, dans nos manoirs de Bretagne, ou ne fallait-il voir, dans cette phrase assez obscure, que le désir d'une simple visite dans le cas où les dames de Kersaliou seraient appelées pour affaire à Saint-Brieuc ?... La mère inclinait pour cette dernière interprétation, et, tout en se prononçant en faveur de l'opinion contraire, la fille avait peine à lutter contre le doute maintenant éveillé dans son cœur.

Le doute ! quelle affreuse chose en amitié ! — Laurence se le reprochait comme un crime, et pour justifier Agathe et Nathalie, elle s'accusait de susceptibilité vaine et d'ingratitude. Il fut convenu que mademoiselle de Kersaliou et la vieille femme de confiance se rendraient, le lendemain, à Saint-Brieuc. La distance était de treize ou quatorze lieues ; une diligence revenait, le soir, vers Saint-Jouan, et, suivant l'accueil, pouvait ramener le même jour les voyageuses. Les petits préparatifs furent bientôt faits. Indépendamment de sa modeste toilette de voyage, que fallait-il à Laurence sinon sa robe de soie noire conservée avec soin pour les grands jours, et, dans un carton recommandé d'une manière toute spéciale au conducteur de la diligence, un chapeau de satin, chef-d'œuvre d'une modiste de Broons ou de Lamballe !

Au moment du départ, la joie qu'avait fait naître la première lettre apportée par le facteur ne brillait plus dans les yeux de l'héritière du manoir. Une cruelle incertitude la tourmentait, et ce fut presque en pleurant, qu'après avoir embrassé sa mère, elle lui demanda de lui souhaiter une réception cordiale, et de nature à ne pas lui permettre de revenir au logis dès le même soir. Madame de Kersaliou soulevait la tête en souriant.

« Je désire, dit-elle, que Nathalie ressemble par les qualités du cœur et de l'esprit à l'aïeule de son mari, femme d'un noble caractère, et qui, cependant, n'a pas été heureuse. Dans tous les cas, regarde, écoute, et tâche de mettre à profit tes observations. Tu n'as connu encore que le couvent et la solitude de nos campagnes : je nommerai ceci ton premier pas dans le monde. »

Tandis que la voiture emporte notre jeune sauvage, disons ce qu'étaient Nathalie, son mari, et la famille

de ce dernier. On avait connu à Corseul, à l'époque du Directoire, un chaudronnier nommé Michaud, dont le fils était un garçon madré, et se croyant propre à tout. Il l'était apparemment à faire sa fortune, car après avoir pratiqué avec succès l'industrie paternelle, il y joignit diverses branches de commerce, et fit si bien que, sous le premier empire, il devint l'homme le plus important de certaine petite ville des Côtes-du-Nord, dont le nom importe fort peu ici. Tant que vécut son père, notre homme signa *Michaud* tout simplement. Mais dès qu'il se vit riche, et de plus maire de la ville qu'il habitait, il trouva qu'il serait de bon goût de joindre à son nom celui du lieu de sa naissance. Le voilà donc devenu *Michaud de Corseul*. — La restauration arrive, et, peu à peu, le vulgaire *Michaud* disparaît, se fait remplacer par une initiale, et *M* (Marial ou Mariadec) de *Corseul*, après quelques remarques un peu malignes, quelques ricanements sornois, est accepté partout pour ce qu'il se donne. Le tout est de se poser avec aplomb. La révolution de juillet éclate : on parle bien haut de libéralisme et de démocratie. Que fera Michaud ? reprendra-t-il le nom de son père ? Nullement. Une petite concession aux idées du jour suffira. Il supprime la particule, et se fait appeler *Corseul*. Le goût des titres et des distinctions sociales ne tarda pas à revenir, et si l'initiale a sombré dans le naufrage, la particule reparait plus fièrement encore, débarrassée de cette voisine équivoque. On se retrouva de *Corseul* sans soulever la moindre objection, et l'on eût dit que le bonhomme n'attendait que cela pour mourir, car il s'en alla, particule et tout, dans l'autre monde, juste assez à temps pour échapper aux événements de 1848. Il est probable qu'alors, l'origine plébéienne devenant une sorte d'aristocratie de circonstance, notre parvenu se fût souvenu durant ces quelques mois du nom de Michaud, prêt à se faire, comme tant d'autres, un piédestal et un bouclier des chaudrons de son père. Il mourut trop tôt ! l'éclipse soudaine du nom emprunté aurait aujourd'hui amené à sa suite, non-seulement le *de Corseul* des beaux jours, mais, de plus, le titre de baron ou de comte.

Michaud de Corseul avait un fils qui disparut avant lui, en laissant un héritier actuellement chef de nom et d'armes. Ce petits-fils, fonctionnaire public à Saint-Brieuc, est l'heureux époux de Nathalie, jeune femme très-recherchée, très-adulée, et, depuis dix-huit mois, mère de deux jumeaux dont s'occupe tout particulièrement la veuve de leur bisaïeul. Cette dernière, qui a subi sans les partager toutes les prétentions vaniteuses de son mari, habite avec son petit-fils et ses arrière-petits-enfants. On vante son jugement droit quoique un peu sévère, et son activité, que rend plus remarquable le poids de son âge. Elle n'a pas moins de soixante-seize ans.

C'est dans cet intérieur que mademoiselle Brémont est venue s'établir pour quelques semaines. Il est question de mariage : M. de Corseul connaît beaucoup le prétendu, qui voyage en Algérie ; et tandis que Brémont père s'occupe d'affaires de famille, Agathe n'a trouvé rien de mieux que de venir parler des magnificences de la corbeille à des amis sûrs, des amis de cœur, comme elle les nomme dans ses lettres. Une autre cause inavouée a contribué à cette détermination. Dans son cercle habituel, les engagements de son père envers le futur gendre sont trop connus, et

l'exécution en est trop prochaine pour permettre à mademoiselle Agathe de se mêler aux plaisirs du monde en l'absence du cher voyageur. Or, à Saint-Brieuc on donne aussi des bals, des soirées, et personne, à l'exception de la famille de Corseul, n'y soupçonne le grand événement qui se prépare. La conclusion se devine. Mieux vaut encore danser à Saint-Brieuc que s'enfuir à Paris.

Laurence n'avait jamais visité Saint-Brieuc-les-Choux, et la première impression qu'elle ressentit en voyant les clochers de la ville fut un mélange de crainte et d'abattement. L'arrivée chez d'anciens amis n'est un bonheur qu'avec la pleine certitude de leur causer autant de joie qu'on peut en éprouver soi-même en les embrassant. Quelques jours auparavant, l'amie d'Agathe volait à Saint-Jouan de l'Isle avec cette inappréciable sécurité. Maintenant le doute avait amené l'inquiétude. Un malaise inconnu jusque-là oppressait la cœur de la voyageuse, et remplissait son esprit de trouble et d'appréhension. Descendue chez une parente de la femme qui l'accompagnait, il lui semblait pour la première fois, en faisant sa toilette, que le taffetas de sa robe prenait une teinte accusant de bien longs services, que son châle, d'un beau tissu, mais ayant appartenu à sa mère, n'était plus de mode, que son petit chapeau de satin dont les ornements lui paraissaient encore la veille si gracieux, manquait entièrement d'élégance. Au moment d'une visite, un examen pareil est toute une révélation : il annonce une confiance bien ébranlée ; il prouve qu'on doute du plaisir qu'on peut apporter avec soi, et de la bienveillance des autres.

La maison de la famille de Corseul est située dans un des plus beaux quartiers de la ville. On y pénètre par une cour entourée d'arbustes et fermée par une grille de fer. Laurence s'arrêta un instant devant cette grille, avant de porter la main au cordon de la sonnette. Elle était là, timide, irrésolue, et comme étourdie par les battements de son cœur, lorsque la porte de la maison s'ouvrit tout à coup. Deux jeunes femmes, couvertes de velours, de satin, de dentelles, dans les dimensions les plus vastes d'une mode orgueilleuse et extravagante, traversèrent la cour, la tête haute et d'un pas délibéré. Comment retrouver dans ce maintien hardi plutôt qu'aisé, dans cette profusion de parures, ces compagnes d'autrefois vêtues uniformément d'une petite robe violette ou amarante, et dont la grâce naturelle n'avait rien de ces airs trop dégagés, de ce regard superbe et peut-être impertinent ? La grille ouverte, Agathe reconnut la première mademoiselle de Kersalion.

« Déjà ! s'écria-t-elle avec plus d'étonnement que de plaisir. Puis, se ravisant, et embrassant son amie : Cette bonne Laurence ! quelle surprise elle nous ménageait ! Voyons, comment es-tu venue ici ? On m'assurait que tu ne venais jamais à Saint-Brieuc, et, en t'écrivant, nous étions loin d'espérer qu'un heureux hasard.... »

— Nous allons rentrer avec vous, dit Nathalie qui tenait une des mains de Laurence entre les siennes.

Vous ! Nathalie lui disait vous, et Agathe n'attribuait qu'à un heureux hasard l'arrivée de Laurence dans la ville où deux amies si regrettées l'avaient priée de se rendre ! Ce n'était donc là qu'une invitation banale, une de ces politesses de convention que l'usage du monde exige, et où le cœur n'entre pour

rien ? La jeune voyageuse essaya pourtant de donner le change à ces premières impressions. Dans le moment de la surprise, Agathe avait mal exprimé sa pensée ; et il ne fallait attribuer qu'à l'inadvertance ce vous glacial lorsqu'il remplace pour la première fois l'aimable tutoiement de l'enfance et des plus chers souvenirs.

Laurence répondit de son mieux aux questions de ses anciennes compagnes, évitant, toutefois, de leur avouer, puisque l'idée n'en était pas venue à mademoiselle Brémont, que celle qui était allée trois fois, au milieu de la nuit, la chercher à Saint-Jouan de l'Isle, n'avait pas besoin d'un autre motif pour faire le voyage de Saint-Brieuc. Les âmes délicates veulent être comprises sans explications, et lorsqu'elles s'aperçoivent qu'on ne les devine point, elles se taisent. Agathe et Nathalie, après avoir refermé la grille, revenaient lentement vers la maison avec mademoiselle de Kersaliou. Au moment où elles allaient monter ensemble les marches du perron, Agathe s'arrêta.

« Chère Laurence, dit-elle, veux-tu que nous agissions encore sans façon comme nous le faisons il y a quelques années ? Nous allons sortir ; Nathalie a des emplettes à faire, et elle compte sur moi pour la décider dans le choix de ses étoffes. Nous avons aussi une recommandation très-importante au sujet d'une parure qui doit nous servir au bal de ce soir.

— Oui, tout cela est grave, interrompit la jeune dame de Corseul, et cependant pas assez pour nous retenir longtemps. Vous dinez avec nous, Laurence. Vous allez voir mes deux enfants, deux jolis anges tout blonds, tout roses. Lavigne, continua-t-elle en s'adressant à un vieux domestique, conduisez mademoiselle dans la chambre de bonne maman. »

Laurence aurait eu mauvaise grâce à refuser ce qu'on réclamait de sa complaisance. On l'embrassa de nouveau ; on lui serra les deux mains : « A bientôt ! » répétèrent Agathe et Nathalie. Et les fleurs de l'une, les plumes de l'autre, les immenses robes à volants de toutes les deux se mirent en marche, laissant la pauvre Laurence abasourdie, et presque honteuse du peu d'espace qu'occupait sa robe en fourreau sur le pavé de la cour.

Au moment où mademoiselle de Kersaliou parut devant elle, la veuve de Michaud de Corseul, à demi couchée dans un grand fauteuil, faisait la sieste entre les berceaux de ses deux arrière-petits-fils. Les jumeaux dormaient aussi très-paisiblement. La vieille dame se réveilla, et pria la visiteuse de s'asseoir le plus près possible et bien en face d'elle, attendu que le sens de l'ouïe commençait à lui faire défaut. Après quelques instants d'entretien sur la vie retirée de madame de Kersaliou et de sa fille, le séjour des villes comparé à celui de la campagne, et, de la part de Laurence, quelques regrets d'une existence un peu trop solitaire, la bonne aïeule devint très-communicative. Elle parla du mariage d'Agathe.

« Le prétendu, dit-elle, est un homme d'environ quarante ans, que j'ai vu plusieurs fois dans les salons de mon petit-fils, et dont la fortune rapide et mystérieuse a donné lieu à beaucoup d'histoires. Il n'était, il y a cinq ans, qu'un employé très-subalterne dans une maison de commerce ; il n'avait aucun patrimoine, aucun parent riche, et voilà que trois ans plus tard, au moment où l'on s'y attendait le moins, il quitte brusquement la position modeste qu'il avait

occupée jusqu'alors, et annonce l'intention de se bâtir un hôtel. On se demande s'il a perdu l'esprit ; mais le terrain est acheté et payé comptant, les travaux commencent, et, avec le temps, sont menés à bonne fin. Il place des capitaux, son avoir est évalué à trois cent mille francs ; et l'on s'étonne, et l'on se récrie, car il est bien évident pour tous qu'il y a là quelque chose de suspect, et qu'on ne peut avouer au grand jour. Il cherche à nouer des relations avec les familles les plus distinguées du pays, mais il échoue dans ses tentatives, et comme on lui fait entendre que l'origine de sa fortune aurait besoin d'être expliquée, il feint de ne pas comprendre, recule et n'explique rien. A cette époque, M. Floquet (c'est son nom) fit une première ouverture auprès des parents d'Agathe. Ceux-ci ont eux-mêmes de l'aisance, vous le savez, et trois cent mille francs acquis d'une façon douteuse ne pourraient les éblouir.

— Très-bien, dit Laurence ; mais comment se fait-il qu'aujourd'hui....

— Attendez ! Les parents d'Agathe et Agathe elle-même n'avaient pas hésité un instant à repousser une alliance, assez satisfaisante du côté de la fortune, mais qui semblait ne pas être fort honorable. C'était bien, comme vous le dites. Pourtant les renseignements donnés sur la position de M. Floquet n'étaient pas exacts, et l'on s'aperçut bientôt aux dépenses qu'il fit, au train qu'il mena, qu'il était plus que millionnaire. Cette découverte eut le résultat qu'elle devait avoir : on aurait trop perdu à se montrer revêché pour un homme qui parlait de donner des fêtes princières, et dont le coffre-fort si bien garni pouvait rendre tant de services. »

Mademoiselle de Kersaliou se demandait si elle avait bien entendu :

« Comment, dit-elle, il semblait impossible que cet homme eût gagné trois cent mille francs d'une manière honnête, et lorsqu'on reconnaît qu'il s'agit de plus d'un million, les soupçons ne prennent pas plus de force ? la nécessité d'expliquer l'origine d'un tel changement de position ne paraît pas encore plus impérieuse ? »

La vieille dame sourit tristement.

« Aujourd'hui, reprit-elle, il y a bien des gens pour lesquels le succès, un grand succès, justifie tout. On accepte les faits accomplis dès qu'on croit avoir intérêt à le faire. Un millionnaire !... lui tenir rigueur serait un crime de lèse-majesté dans un temps où l'or est le roi du monde ! M. Floquet vit bientôt tous les salons s'ouvrir devant lui, et comme il se montra bon prince, qu'il rendit des diners pour des rebuffades, qu'il souscrivit largement à toute espèce de listes présentées par des dames patronnesses, qu'il promit, une fois marié, des bals splendides, il se fit bien vite une véritable popularité. M. Brémont avait plutôt éludé que refusé la demande qui lui avait été faite ; il revint sur ses pas, et essaya quelques avances, encouragé par sa fille qui ne rêvait plus que point d'Angleterre, cachemires de l'Inde, et diamants. Agathe est jolie. M. Floquet se montra encore une fois généreux, sans rancune, et, dans quelques semaines, votre amie fera les délices du Gâtinais et de la Champagne. »

La jeune Bretonne baissait la tête. Quoi ! son amie d'enfance, Agathe, ne mettait pas au-dessus de tout un nom sans tache et à l'abri du soupçon ! Ce qui distinguait surtout, autrefois, mademoiselle Brémont,

c'était son désintéressement, c'était la noblesse de son caractère. Laurence n'essaya point de dissimuler son désenchantement.

« Bah ! dit madame de Corseul, on fait bien d'autres concessions à la passion du luxe, au désir effréné d'exciter l'envie de ses rivales, ou, du moins, de ne se laisser jamais surpasser par elles. Combien de catastrophes dans les familles n'ont d'autre cause que celle-là ! Un poète du talent le plus aimable raconte un fabliau dont la forme légère cache une pensée très-sérieuse. L'ange rebelle veut s'emparer du cœur d'une jeune femme, citée pourtant comme un modèle de vertu. Prendre un déguisement n'est rien pour l'esprit du mal ; il les multiplie cette fois, et met en œuvre toutes les ruses de son invention. Flatteries, menaces, épreuves tantôt effrayantes, tantôt douloureuses, ne servent qu'à donner plus d'éclat à la sagesse de dame Isabeau. Satan commence à désespérer de la victoire. Attendez. Voici qu'Isabelle paraît pour la première fois au bal de la cour, et qu'à sa grande humiliation, elle s'aperçoit que la reine, la dauphine, la chancelière, toutes les autres femmes sont vêtues de brocart, tandis qu'elle seule porte une robe de velours, étoffe dédaignée en ce moment, qu'on se montre de l'œil et qui fait sourire. Le démon n'était pas loin ; et comme il avait déjà fait connaître l'étendue de son pouvoir : — Eh bien ! demanda-t-il à demi voix, qu'obtiendrai-je de vous maintenant ? — Tout, répond Isabelle, tout pour une robe de brocart. L'histoire finit là. Elle est instructive. Oui, je suis vieille. et je m'isole le plus possible avec ces deux petits enfants ; mais je connais bon nombre de jeunes filles pleines d'aigreur pour leurs parents dès que ceux-ci refusent de se prêter à de folles dépenses de toilette, et, pour la même cause, aussi avides d'argent que des vieux juifs. Je connais aussi bien des jeunes femmes qui absorbent en futilités des sommes qu'on pourrait employer à secourir des malheureux, à aider un parent dans le besoin ; des jeunes femmes qui compromettent à la fois l'honneur de leurs maris par des dettes longtemps inavouées, et l'avenir de leurs enfants par une coupable insouciance. Ne demandez aux unes et aux autres aucun sentiment délicat ni généreux. Elles ne sont capables de sacrifices que pour satisfaire cette frénésie de parure qui les entraîne et qui est une des plaies de ce temps. Le poète a tristement raison : soumission filiale, joies de la bienfaisance, douceurs de la sécurité domestique et des sollicitudes maternelles, dignité d'une position franche et honorable, tout cela et plus encore, tout pour un équipage, une livrée ! tout pour une robe de bal ! »

La vieille dame s'était levée, et elle parlait avec une grande animation. Un des enfants ouvrit les yeux, tendit les bras vers sa bisaïeule, puis se rendormit aussitôt en poussant deux ou trois soupirs. Madame de Corseul avait posé le doigt sur ses lèvres, et s'était tenue immobile.

« Bon ! reprit-elle en baissant la voix et en revenant s'asseoir ; j'ai failli réveiller les enfants. Ils ont pourtant besoin de repos, et moi aussi. Cette nuit ils ont beaucoup pleuré, et je n'ai pu dormir. Au moment où vous êtes entrée, j'étais tout accablée dans ce fauteuil.

— Nathalie ne craint pas de vous fatiguer en laissant ces deux enfants coucher dans votre chambre ? demanda Laurence.

— A moins d'y être tout à fait obligés, je tiens que nous ne devons pas confier à des domestiques le soin de veiller, la nuit, à nos enfants. La tâche est quelquefois rude pour moi : j'ai soixante-seize ans et c'est remplir un peu tard le rôle de mère-nourrice.

— Mais, encore une fois, Nathalie?... Il me semble que ce serait à elle...

— Sa santé est très-délicate, répliqua doucement madame de Corseul ; et la privation de sommeil pourrait la rendre malade. »

Laurence continua :

« Ce doit être pour elle un véritable chagrin de ne pouvoir soigner elle-même ses petits garçons, et d'autant plus que cette privation doit lui donner aussi pour vous, madame, bien des inquiétudes. La sensibilité de Nathalie était connue au couvent. Combien de fois ne l'ai-je pas vue baisser les lettres que lui adressait sa mère !

— Elle caresse aussi beaucoup ses enfants, dit la bisaïeule.

— Excellente Nathalie ! et vous dites que sa santé est mauvaise ?

— Non, pas mauvaise, seulement délicate, et je crains que sa vie de plaisirs et de fêtes continuelles ne soit pas de nature à la fortifier. Très-recherchée pour ses qualités séduisantes, elle n'a jamais su refuser une soirée ou un bal. De là des veilles fréquentes, et des fatigues inouïes tous les hivers.

— Mais ne peut-elle se dispenser...

— Oh ! impossible ! elle allègue des devoirs de société si impérieux ! Vous souriez ? Seriez-vous disposée à croire, par exemple, que c'est aussi un devoir impérieux de s'attacher au berceau de ses enfants ? Allons, vous oubliez qu'une aïeule, ou, au besoin, une servante à gages, peut remplacer ici la mère absente, tandis que la servante ou l'aïeule ne peut danser pour elle dans un salon. J'ai connu vos parents, mademoiselle ; vous leur ressembliez ; vous avez comme eux une âme forte et généreuse, et c'est pourquoi je ne crains pas de m'épancher avec vous. Ces mères si délicates, si faibles lorsqu'il s'agit de nourrir un fils, de le veiller pendant les deux ou trois premières années de la vie ; ces mères ont souvent un corps de fer pour les plaisirs du monde ; elles endurent, elles recherchent dans les fêtes des fatigues à faire reculer un capitaine de dragons. Nathalie appartient à cette catégorie de mères débiles et de danseuses intrépides.

— Je la plains sincèrement, répondit mademoiselle de Kersallou ; je la plains, car il me paraît impossible, en agissant ainsi, qu'elle obtienne jamais, dans le cœur de ses enfants, la place qui devait lui appartenir.

— Vous avez raison, reprit madame de Corseul, la tendresse filiale se nourrit surtout de reconnaissance, et peut-on en avoir beaucoup pour une femme aussi peu jalouse de donner à son fils les premiers soins ? — L'enfance est soumise à mille accidents imprévus, et je me souviens d'une nuit où l'un de ces pauvres petits m'épouvanta par une convulsion subite et terrible. En un instant, la maison fut en rumeur : les domestiques m'entouraient, exécutaient mes ordres, et tandis que je pressais sur mon cœur l'enfant à demi mort, la mère dansait au bal de la Préfecture. Je pouvais n'avoir à déposer dans ses bras, au retour du bal, qu'un corps glacé et sans vie. Cette idée la fit frémir, et pour la chasser au plus vite, pour s'étourdir, elle

retourna dans le monde trois jours après. Ne fallait-il pas avant tout triompher d'une impression redoutable? Vous l'avez dit, Nathalie est si sensible!»

Laurence se taisait.

— Vous allez me trouver un esprit chagrin, continua madame de Corseul, et à la vérité, je ne puis me défendre de gémir en voyant les sentiments les plus naturels sacrifiés au vain désir de paraître et de se faire admirer. Il n'y a qu'un instant, vous laissez échapper une plainte sur votre isolement; moi, j'ai toujours vécu dans le monde avec le désir de finir dans la retraite mes années trop nombreuses et, depuis longtemps, pleines de lassitude. Loyale et sincère, j'ai dû me laisser affluer d'un nom qui ne m'appartient pas, et prendre ma part d'une foule de petites tristes-répandues, très-applaudies, et contre lesquelles ma raison n'a jamais cessé de protester. J'ai vu autour de moi les joies et les douleurs de convention, les tendresses menteuses, les admirations hypocrites, et mon cœur s'est soulevé de dégoût. Forte pour supporter un malheur sérieux, je me suis sentie sans courage devant les ennuis journaliers d'une existence dont les heures s'écoulaient en visites oiseuses, en fêtes éternelles, en occupations futiles. On exigeait de moi l'asservissement perpétuel de ma volonté, et j'inclinai la tête, plus meurtrie, plus saignante sous mes folles parures que je ne l'eusse été avec la libre disposition de moi-même, dans les plus rudes épreuves de l'adversité. J'aurais voulu consacrer ma vie aux devoirs de la famille, aux amitiés durables, aux plaisirs simples, les seuls vrais, les seuls délicieux. Et le monde disait : Non! Et mon mari et mon fils disaient comme le monde. Depuis quelques années, le compagnon de ma longue carrière a disparu; il ne me reste que mon petit-fils et ses deux enfants, mais c'est encore un lien qui m'attache à cette maison de bruit, où le monde vient étaler devant moi jusqu'à la fin ses plaies hideuses qu'un œil exercé découvre aisément sous le mensonge des oripeaux. Combien de temps me reste-t-il à supporter ce triste spectacle? Je voudrais en être quitte bientôt, car mon cœur se resserre tous les jours au contact de tant de cœurs égoïstes. Je ne sais quel froid me gagne; un froid qui n'est pas celui de la vieillesse, et dont l'impression funeste éveille en moi le désir de tomber demain en poussière. Demain? Non; nous entrons dans la saison des bals, et l'usage ne permettant pas encore d'y paraître en deuil, Nathalie serait trop malheureuse de ma mort. Attendons les premiers jours du printemps. Au bout de six mois, M. et madame de Corseul enverront en même temps à leurs amis une carte annonçant qu'ils ont quitté les vêtements noirs et une invitation pour une soirée dansante. De cette façon, il n'y aura rien de perdu.»

La vieille femme pleurait.

« Oh! madame, s'écria Laurence, ne parlez pas ainsi! Nathalie peut être légère, mais elle vous aime, et si elle avait le malheur de vous perdre... »

— Oui, si elle me perdait aujourd'hui je serais très-regrettée, interrompit madame de Corseul, car il faudrait de toute nécessité renoncer à la fête qui a lieu ce soir. Ce que je viens de vous dire, mon enfant, se passe tous les jours sous mes yeux, et c'est à peine si quelqu'un y prête attention. « Pauvre jeune fille! pauvre jeune femme! dit-on, la mort de son aïeule va la priver de tous les plaisirs de ce hiver. » Voilà en

quoi consiste la commisération. Aussi, rien de moins étonnant au bout des six mois de rigueur que de voir un deuil se terminer dans une polka ou une schottisch.

— Mais le respect filial?

— Dans les âmes passionnées pour le plaisir, il est à la hauteur de l'amour maternel; l'un et l'autre ont tort dès qu'ils deviennent une entrave. Ne rêvez ni l'amitié, ni le bonheur dans ce tourbillon, où pour un cœur resté pur, vous en trouveriez dix tout gonflés de vanités puériles, d'ambitions égoïstes et incapables de répondre dignement à un sentiment généreux. Le bonheur, vous l'avez sous la main; prenez-le et ne le cherchez pas où il est si rare de le rencontrer.

— Je partirai ce soir, se disait mademoiselle de Kersaliou. Mais combien mes anciennes compagnes tardent à renirer! J'aurai si peu de temps pour les entretenir. Encore deux heures à passer ici, et en voilà pour toujours!»

Agathe et Nathalie semblaient, en effet, ne pas se presser beaucoup. Elles arrivèrent pourtant, et avec elles les étoffes dont le choix avait été si difficile. Laurence fut appelée à donner son avis, ce qui fut bientôt fait. Mais ses compagnes avaient tant de choses à dire sur la finesse des tissus, l'assortiment des couleurs, les formes les plus gracieuses de tel ou tel vêtement, qu'il s'écoula bien du temps avant qu'il fût possible d'aborder un autre sujet d'entretien. On se mit à table, et là seulement la conversation devint un peu moins frivole. Tandis que Nathalie chuchotait par instants à l'oreille d'Agathe, qui lui répondait en étouffant un éclat de rire dans son mouchoir, la jeune solitaire dut répondre à des questions bienveillantes de M. de Corseul sur la vie calme des champs. Mademoiselle de Kersaliou parlait avec charme des bords fleuris de la Rance, de ses bons voisins de campagne, des mœurs bretonnes souvent si naïves; mais, à l'exception de la grand-mère, ceux qui l'écoutaient étaient si distraits, il échappait surtout à Agathe des paroles si incohérentes et qui prouvaient si bien que mademoiselle Brémont était moins à ce qui se disait tout haut devant elle qu'à ses petites confidences à voix basse, l'inattention générale enfin était si évidente, qu'il fallut bien s'en apercevoir. Notre amie balbutia et s'arrêta court au milieu d'une description de l'abbaye de Bosquen qu'elle avait visitée l'été précédent. Nathalie prit le bras de Laurence et la conduisit au salon. On entoura le piano, et notre voyageuse, faisant un violent effort sur elle-même, essaya de ranimer la conversation languissante par les souvenirs de couvent. « Quand on en est au chapitre des *Vous souvient-il*, a dit un écrivain célèbre, que de précieux liens d'or et de diamants rattachent les cœurs refroidis! que de chaleureuses bouffées de jeunesse montent au visage! » Un instant le charme s'opéra : le frais sourire de l'adolescence revenait aux lèvres; on allait s'entendre, on allait se reconnaître, quand la femme de chambre de Nathalie vint prévenir sa maîtresse que la couturière était dans la chambre voisine et l'attendait.

La couturière! c'est-à-dire la robe de bal! Oh! comme les murs gris du couvent s'effacèrent de nouveau dans les ombres de l'oubli!

Agathe suivit son amie, car elle avait aussi une robe à essayer. Demeurée seule encore une fois avec la grand-mère, Laurence prit quelques romances sur

le piano: elles exprimaient toutes avec plus ou moins de bonheur les sentiments les plus doux de la famille. Elle continuait cet examen, lorsque la fiancée de M. Floquet et la jeune dame de Corseul rentrèrent dans le salon. La robe d'Agathe avait un défaut, ce qui fut raconté avec une animation désolée par mademoiselle Brémont et une certaine satisfaction mal déguisée par Nathalie, dont la toilette un peu moins brillante était en tous points irréprochable. Il n'était plus possible de causer religieuses et pensionnaires au milieu de telles préoccupations.

« Parle toujours, je t'écoute! disait Agathe à Laurence. » — Et tandis que celle-ci obéissait en hésitant, l'autre se penchait à l'oreille de Nathalie et déplorait pour la vingtième fois l'erreur de la maladroite ouvrière.

Le moment approchait où mademoiselle de Kersaliou devait quitter l'hôtel de Corseul. Aucune des deux amies ne cherchait à la retenir, mais, avant son départ, Nathalie voulut bien lui chanter une romance qu'un poète ami de la famille avait composée tout nouvellement. Le poète comparait Nathalie à toutes les héroïnes de la piété filiale et de l'amour maternel. Il la nommait l'ange gardien de l'enfance et de la vieillesse, et la montrait dans le couplet final soutenant d'une main son aïeule, et de l'autre protégeant les deux jumeaux. La jeune femme chantait avec beaucoup de sentiment, et en donnant à ces simples mots: Mes enfants, ma mère, — une expression si touchante, qu'il était difficile de l'entendre sans émotion. L'air achevé, elle vint embrasser son aïeule et parla de ses chers petits anges avec un aplomb merveilleux. Tous les dévouements ne se ressemblent pas. Celui de Nathalie consistait à confier ses enfants aux soins de son aïeule, et son aïeule aux caresses de ses marmots. Elle s'effaçait, les laissant à eux trois s'aider et s'égayer les uns les autres.

Agathe se mit à son tour au piano, et chanta, non sans quelques distractions occasionnées par la maudite robe, je ne sais quelle chanson savoyarde sur le mépris des richesses.

« De mieux en mieux! » pensa Laurence; et comme l'heure du départ était arrivée, et que, d'ailleurs, il était temps que ses amies s'occupassent de leur toilette, elle replaça sur ses épaules avec plus d'assurance qu'elle n'en avait eu quatre heures auparavant son châle un peu pâli, mais qui, du moins, recouvrait un cœur aimant et sincère. Ce pauvre cœur était bien oppressé en ce moment, et elle eut peine à retenir ses larmes lorsque ses deux anciennes compagnes, très-pressées de la voir partir, l'embrassèrent une dernière fois. La vieille dame l'accompagna jusqu'à la grille.

« Adieu, lui dit-elle avec effusion, retournez aux lieux où vous êtes aimée, où l'on ne place pas au-dessus de tout les jouissances du luxe et un fol amour des plaisirs. J'ai longtemps rêvé le bonheur qui vous est donné, un toit paisible, d'agréables lectures dans la campagne, la rencontre et la société de gens simples, de bonnes gens véritablement heureux de me voir. Vous avez cela, et de plus la tendresse de votre mère, les bénédictions des pauvres que vous secourez, la conscience d'une vie saintement occupée, méritoire pour vous et utile aux autres. Un jour, de nouvelles

affections viendront encore l'embellir. Et le mérite ayant décidé votre choix, vous trouverez dans un mariage heureux des plaisirs purs, des joies salutaires, que les satisfactions morbides de la vanité n'ont jamais données à personne. »

L'horoscope était favorable, mais Laurence n'y porta que peu d'attention. Elle embrassa madame de Corseul, et se jeta dans la voiture qui devait la ramener à Saint-Jouan de l'Isle. Elle répondit à peine aux questions de sa compagne de voyage. Elle souffrait. Les illusions qu'il lui fallait laisser en arrière étaient de ces morts regrettés qu'on pleure longtemps après les avoir conduits à la fosse qui nous les dérobe. La vie est pleine de ces funèbres retours, car, chimères ou réalités, nous menons toujours le deuil de quelqu'un ou de quelque chose.

Lorsque madame de Kersaliou revit notre voyageuse, un grand changement s'était fait dans l'esprit de cette dernière. Il n'était plus à craindre que le désir de renouer d'anciennes relations vint la troubler. Elle avait compris combien certaines amies d'enfance gagnent à s'écarter de notre route avant les transformations successives de l'âge. De trop confiante qu'elle avait été jusque-là, peut-être semblait-elle en ce moment trop sévère et trop désabusée à l'égard de mademoiselle Brémont et de la jeune dame de Corseul. Les idées sombres de l'aïeule étaient devenues contagieuses pour le cœur blessé de Laurence, et ce monde qu'on venait de lui peindre, ce monde dont l'influence délétère affaiblit les plus nobles instincts de l'âme, elle en parlait avec une apreté tout à fait digne d'un vieux misanthrope. Cette réaction inévitable pour un caractère ardent n'étonna point la dame du manoir. Celle-ci aimait et pratiquait la modération. Elle s'appliqua désormais à ramener sa fille à moitié route entre les illusions d'autrefois et les désenchantements d'aujourd'hui.

« Je me réjouis, lui dit-elle, d'une leçon qui peut te rendre notre solitude plus agréable; mais il ne faut pas, après avoir rêvé à tes amies une perfection morale qui te rendait leur éloignement doublement pénible, exagérer maintenant leurs défauts. Une des qualités essentielles de la vertu, c'est la bienveillance, d'autant plus durable qu'elle n'emprunte rien à l'enthousiasme, d'autant plus précieuse qu'elle est aussi une des premières conditions du bonheur. Notre manoir isolé te sourit mieux aujourd'hui que le tourbillon du monde. Cependant nous avons encore des relations, ces relations peuvent s'étendre davantage, et madame de Corseul a négligé de t'apprendre qu'il n'est pas de lieu si retiré où l'on ne retrouve parfois les misères qu'elle te signalait si douloureusement. Sois donc aussi prudente, et en même temps, aussi indulgente ici que tu devrais l'être à la ville. L'admiration aveugle demande une tendresse héroïque, de sublimes dévouements qui lui font défaut, et le désenchantement arrivé, elle s'éteint subitement, laissant à sa place le dégoût, le mépris, quelquefois la haine. Il n'en est pas ainsi de la bienveillance. En toute occasion, elle ne prend conseil que de la raison et de la bonté, et si, d'un côté, elle attend peu des hommes, de l'autre, elle est toujours prête à leur pardonner beaucoup... »

HIPPOLYTE VIOLEAU.

QUAND LES CHATS N'Y SONT PAS.....

PROVERBE EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

LE GRAND-DUC.
LE COMTE DE ENDFELD.
HERMANN, valet de chambre.
GERTRUDE, femme de charge.
LISBETH, repasseuse à la journée.
KOFF, petit laquais.

La scène se passe en Allemagne, au château du Comte.

Le théâtre représente une vaste salle du rez-de-chaussée, donnant sur les jardins.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, puis HERMANN.

LE COMTE, *ayant sonné*. Mes lettres!
HERMANN, *il présente les lettres sur un plateau*. Je les apportais à monseigneur.

LE COMTE. Bien! (*Fausse sortie d'Hermann.*) Hermann, voici quatre mois que vous êtes à mon service et je suis content de vous; vos gages sont de mille florins, je les porte à mille cinq cents.

HERMANN. Monseigneur!

LE COMTE. Vous avez compris que j'aime autour de moi l'ordre et le silence, et vous vous êtes montré aussi discret qu'habile; c'est bien! Faites venir Gertrude et Koff. (*Hermann sort, après s'être incliné avec le plus grand respect.*)

SCÈNE II.

LE COMTE, *seul et souriant*.

Lorsqu'on a des gens qui consentent à entrer dans vos goûts et à ne pas vous imposer les leurs, il faut leur en savoir gré; les domestiques ont tant de pente à nous faire changer de rôle! Moi, qui tiens si passionnément à ma chère solitude, j'en ai eu un qui voulait absolument me persuader que je devais résider en ville, avoir des loges aux théâtres, donner de grands dîners et de grands bals, que ma fortune et mon nom m'y obligeaient, que... Ce garçon était humilié de ne pouvoir faire la roue parmi ses pareils,

dans les vestibules, avec ma livrée sur le dos; j'ai dû m'en défaire et le placer selon ses penchants. Hermann, lui, est bien mon fait; il ne parle que par monosyllabes justes et précis, et marche avec un tel soin que je ne l'entends point rôder autour de moi. Il en est de même de Gertrude et du petit Koff; aussi vont-ils également recevoir des marques de ma satisfaction.

SCÈNE III.

LE COMTE, GERTRUDE, KOFF.

LE COMTE. Approchez, Gertrude. Koff, levez un peu les yeux, je vous prie. Combien gagnez-vous chez moi, Gertrude?

GERTRUDE. Seize cents florins, Excellence.

LE COMTE. Non pas; deux mille!

GERTRUDE. Excellence!

LE COMTE. A partir d'aujourd'hui.

GERTRUDE. Comment prouver à votre Excellence...?

LE COMTE. En continuant à vous conduire comme par le passé, à me servir sans que je m'aperçoive qu'on me sert. Et vous, Koff, quels sont vos gages?

KOFF. Excellence!..

LE COMTE. Oui, que gagnez-vous, ici?

KOFF. Excellence!..

LE COMTE. Eh bien?

GERTRUDE. C'est que ce petit garçon est timide, monseigneur!

LE COMTE. Remettez-vous, mon enfant.

KOFF. Oui, Excellence!

LE COMTE. Donc, vous recevez, par année?

KOFF. Trois cents florins.

LE COMTE. Vous en aurez cinq cents, désormais.

KOFF. Oh!..

LE COMTE. Retirez-vous, tous deux.

SCÈNE IV.

LE COMTE, *seul*.

Voilà des gens bien heureux, et me voilà, moi, paisible pour longtemps. La douce paix, mère de l'étude et de la réflexion, on ne la saurait payer trop cher! — Voyons mes lettres! — Ah! le travail de mon fils couronné à l'Académie des sciences; mon vieux cœur en tressaille d'orgueil! — Les enfants de Wilhelmine, ma fille, toujours florissants et beaux; chers petits-enfants, Dieu soit loué! — Des lettres de faire part de

mariages et de promotions; fort-bien! Quoique retiré dans son fromage, on n'est point pour cela mort aux saintes émotions de la famille et de l'amitié. — Que vois-je? de la main même du Grand-Duc! sous cette modeste enveloppe, qui l'aurait cru? ah! je le reconnais bien là! Il voyage incognito, me dit-il, afin que la vraie situation des choses lui soit plus sûrement révélée, afin que tout voile tombe entre lui et une misère qu'il cherche éternellement à soulager... il souhaite ma coopération dans cette entreprise bénie... il sera bien aise de me rencontrer, à cet effet, sur la route de Gotha à Endfeld. (*Debout.*) Tout de suite, tout de suite, mon noble maître! Devant une telle mission, qui n'oublierait ses soixante-quinze ans! — Hermann! (*Hermann paraît.*) Faites seller mon cheval, dites à Joseph qu'il me suivra, et apportez-moi mon manteau. (*Hermann sort.*)

LE COMTE, Gertrude!

SCÈNE V.

LE COMTE, GERTRUDE, puis HERMANN.

LE COMTE. Gertrude, je m'absente; c'est à vous que revient l'autorité; usez-en, n'en abusez pas!

HERMANN, *présentant le manteau.* Le cheval de Son Excellence est prêt.

LE COMTE. Bien! Adieu mes enfants. (*Le Comte sort, enveloppé de son manteau; Hermann et Gertrude le suivent des yeux, un doigt sur les lèvres; Koff entre à pas de loup et les imite. Le galop des deux chevaux se fait entendre, fort d'abord, plus faible ensuite, et se perd tout à fait dans le lointain.*)

SCÈNE VI.

HERMANN, GERTRUDE, KOFF.

HERMANN, *se laissant tomber dans le fauteuil du Comte. Part!*

GERTRUDE. Ouf!

KOFF. Vive l'Empereur!

GERTRUDE. Si ce répit ne nous avait été donné, j'en serais morte! Six mois sans que monsieur s'absente! Six mois de silence forcé! Six mois sans que la moindre petite colère ait pu vous être permise! Cela me calcinait le sang! (*Très-vite.*) Certes, monsieur est un bon maître, il paie bien, mais, aussi, la contrainte qu'il nous impose est grande! Tout ce qu'a fait le Créateur a son but; les pieds nous portent, les mains agissent, les yeux regardent, les oreilles écoutent; ici, quel est le rôle de la langue? Nul. C'est tout à fait comme si l'on en était dépourvu!

HERMANN, *à part.* Madame se dédommage!

GERTRUDE, *continuant.* C'est extraordinaire, pourtant, que monsieur ait ainsi pris en grippe tout ce qui, sous le soleil, cause, rit ou chante; c'est une singulière manie; vous n'en devinez pas la raison, monsieur Hermann?

HERMANN. Je ne l'ai pas cherchée.

GERTRUDE. En creusant profondément, je crois qu'on arriverait à la découvrir.

HERMANN. Creusez!

GERTRUDE. A propos de rires et de chants, il y a, en bas, la petite ouvrière, Lisbeth, la plus rieuse créature du pays, qui, tous les soirs, en retournant chez

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE. — N° IX.

sa mère, et pour se remettre d'avoir tenu sa bouche close tout le jour, crie et chante à tue-tête dans les bois... Koff, petit singe... Mais regardez donc, monsieur Hermann, si, grimpé comme le voilà, ce Koff n'a pas l'air d'un véritable singe! (*Koff imite le singe.*) Ah! bravo! bravo! ce sont leurs yeux mouvants! C'est leur laide grimace! Bravo! J'idolâtre les singes, moi! J'en ai eu un, dans le temps, avant que de m'enterrer ici toute vive, j'en ai eu un qui a joué un tour bien amusant à une vieille coquette de ma connaissance...

HERMANN. Vous avez de bien vilaines connaissances!

GERTRUDE. Laissez-moi donc parler! — Cette dame ne voulait pas déguerpier de ses vingt-cinq ans, et portait une perruque à l'enfant. Elle offensa Coco, je ne me rappelle plus comment; Coco médita sa vengeance : un jour, qu'il lui parait avoir trouvé sa belle, il se gratte, juste, ainsi que fait Koff en ce moment même, il montre ses grandes vilaines dents jaunes, s'élance sur la dame, lui enlève sa perruque, et, de cette façon, met à nu un crâne très-laid, sur lequel folâtraient quatre cheveux gris. « Coco, Coco! rends-moi ma perruque! » criait la dame d'un ton lamentable. Mais Coco s'était allé réfugier sur le bord d'un auvent de premier étage, et lorsqu'on parvint jusqu'à lui, il ne restait plus vestige de la perruque!..

HERMANN. Il était gentil, Coco!

GERTRUDE. Pauvre Coco! Il est mort, dans d'horribles douleurs, d'un souper d'allumettes chimiques!

KOFF. Pouah!

GERTRUDE. Un soir, qu'il était resté seul, il découvrit mes allumettes dans le coin où je les tenais cachées, et n'en laissa pas une qui ne fût grignotée! C'était un goût bizarre, mais on prétend que tous les goûts sont dans la nature.

HERMANN. On le prétend!

GERTRUDE. Que disais-je donc? Coco m'a fait perdre le fil de mon discours... Bon! j'y suis. Koff, allez nous chercher Lisbeth. Il me semble, monsieur Hermann, que, puisque nous voilà seuls, il n'y a point de mal à ce que nous nous offrions une journée de plaisir; elle nous est légitimement due!

HERMANN. J'appuie la motion.

GERTRUDE. Alors, je propose...

HERMANN. Un déjeuner succulent et substantiel.

GERTRUDE. Une promenade en calèche découverte.

KOFF. Un bal! Je valserai avec maman Gertrude!

GERTRUDE. Tu n'es pas parti, vaurien!

KOFF. Qu'est-ce qu'il faut lui dire, à mademoiselle Lisbeth?

GERTRUDE. Qu'elle plante là ses fers et ses réchauds, et que nous l'invitions à être des nôtres.

KOFF. Bon! (*Il sort en faisant la roue.*)

SCÈNE VII.

HERMANN, GERTRUDE.

GERTRUDE. Nous avons précisément, au château, de quoi composer un ambigü délicieux : pâtés fins, volailles froides, gibier, marmelades et gelées, fruits exquis; quant aux vins, nous serons sobres, mais nous choisirons! (*A Hermann, qui par-dessus ses habits met ceux de son maître.*) Que faites-vous donc là, monsieur Hermann?

HERMANN. Je prends le titre de comte; ne m'en donnez pas d'autre, je vous prie! D'ici au retour de monsieur, Hermann est mort; il n'y a plus, céans, qu'une Excellence, qui vous vient visiter, baronne!

GERTRUDE. Charmant! charmant! jolie idée! tout à fait jolie idée! Après tout, que me manque-t-il pour ressembler à une landgrave?

HERMANN. Rien; au contraire, vous auriez plutôt quelque chose de trop. (Il lui désigne son tablier et son trousseau de clefs.)

GERTRUDE. C'est juste! (Elle s'en débarrasse.) Et maintenant?

HERMANN. Maintenant, je crois que le plus fin y serait pris. (Saluant et exagérant les grandes manières.) Baronne!

GERTRUDE, saluant de même. Comte!

HERMANN, de même. Avez-vous vu mes équipages de chasse?

GERTRUDE, de même. Merveilleux, comte, merveilleux!

HERMANN, de même. Et Rustaud?

GERTRUDE, de même. Rustaud est adorable!

HERMANN, naturel. Ça n'est pas plus difficile que cela! Mettez donc un maître à faire le valet, vous verrez s'il y aura cette grâce et cette désinvolture!

GERTRUDE. Ah! dame! monsieur Hermann, j'ai entendu dire que, dans un certain Molière, les rôles des valets sont souvent les plus difficiles à remplir!

HERMANN. Cela ne m'étonne pas, madame Gertrude, cet homme avait du sens!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LISBETH, KOFF.

LISBETH. Hein? Comment? l'on peut parler? l'on peut chanter? Quel bonheur!

AIR :

Tra la la, tra la la,
Ah! quelle ivresse!
Tra la la, tra la la,
Je puis chanter!
Tra la la, tra la la,
Plus de tristesse;
Tra la la, tra la la,

Mon chant me réjouit et j'aime à l'écouter!

PREMIER COUPLET.

Trop vite les chagrins moroses
Se hâtent vers nous d'accourir;
Ce que demain seront les roses
Les empêche-t-il de fleurir?
Tra la la, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Ne regardons point dans l'espace;
Jouissons du printemps vermeil;
Le malheur se fera sa place;
Reculons l'instant du réveil!
Tra la la, etc.

TOUS QUATRE.

Tra la la, etc.

LISBETH. Ainsi, Son Excellence?..

HERMANN. Chevauche loin de ces lieux.

GERTRUDE. Ma chère petite, il n'y a plus, céans, d'autres Excellences que nous; monsieur m'a dit, très-catégoriquement, d'user de l'autorité, j'obéis! Quant à vous, vous allez m'ôter ce petit bonnet, laisser ces beaux cheveux, et faire la demoiselle; cela ira très-bien à votre joli minois; M. Hermann, ici présent, est un comte; je suis une baronne; vous serez ma nièce.

KOFF. Et moi, que serai-je?

HERMANN. Vous, messire Koff, vous serez mon Hermann.

KOFF. Comment, je devrai glisser comme une ombre autour de vous, retenir mon souffle, deviner vos désirs, ne répondre que par oui ou non, Excellence, et n'étant point assez loin pour ne pas entendre vos ordres, je devrai prendre soin, cependant, de ne vous point importuner de ma présence?

HERMANN. Précisément!

KOFF, pleurant. Alors, je ne suis pas de la fête, moi?

LISBETH. Pauvre petit!

GERTRUDE. Bah! comte! faisons-lui sa part, à cet enfant! Koff, vous serez mon page et vous mangerez à table auprès de nous.

HERMANN, baissant la main de Gertrude. Que votre volonté soit faite, baronne; vous êtes bien la plus excellente personne que je connaisse!

KOFF, cabrioçant. Ça me va, ça me va, d'être le page à maman Gertrude!

GERTRUDE. A madame la baronne!

KOFF. Oui, à madame la baronne! (Chantant en fausset.)

Je suis page aimé de la reine.

En avant l'allemande, maman Gertrude!

GERTRUDE. Madame la baronne!

KOFF. Oui, madame la baronne! (Il fait valser Gertrude; Hermann et Lisbeth valsent aussi.)

GERTRUDE. Ouf! Je n'en puis plus! Arrête, petit démon, arrête!

KOFF. Maman Gertrude veut-elle un verre de kirchen-wasser?

GERTRUDE. Fi! madame la baronne désire du punch glacé; dites aux gens qu'on en monte un plateau, et ne vous permettez pas d'en tâter le premier!

KOFF. Ah! maman Gertrude!..

GERTRUDE. Madame la baronne, mauvais singe!

KOFF, se sauvant. Bah! vous ressemblez à une baronne comme une oie à un cygne!

GERTRUDE, le poursuivant. Impertinent!

HERMANN, courant après eux. Madame Gertrude! Madame Gertrude! du calme! de la dignité! vous ne sauriez avoir une colère de petites gens!

SCÈNE IX.

LISBETH, seule.

Baronne! Excellence! Sont-ils amusants!.. Si tout cela venait aux oreilles de M. le Comte, cependant, comment le prendrait-il? Je ne sais trop!

SCÈNE X.

LISBETH, LE GRAND-DUC, *tenue simple.*

LE GRAND-DUC *entre, regardant de droite et de gauche.*
Ah! enfin, quelqu'un!

LISBETH, *tressaillant.* Vous m'avez fait peur, monsieur!

LE GRAND-DUC. Ce n'était pas mon intention, mais, ayant trouvé toutes les portes ouvertes, et personne ne s'étant offert à mes yeux...

LISBETH. C'est égal, on n'entre pas ainsi chez les gens! *(A part.)* Quel peut être cet homme? Il m'est suspect! *(Haut.)* Au fait, monsieur, qui vous amène? *(A part.)* Je voudrais bien que madame Gertrude fût avertie, mais comment laisser cet étranger seul, ici? Si c'était un voleur!

LE GRAND-DUC. Ce qui m'amène, mon enfant...

LISBETH. D'abord, je vous prie de ne pas m'appeler mon enfant. *(A part.)* Si c'était un assassin!

LE GRAND-DUC, *souriant.* Oh! oh!... Ce qui m'amène, mademoiselle... quel nom dirai-je?

LISBETH. Mademoiselle, tout court.

LE GRAND-DUC. Ce qui m'amène, mademoiselle... *(A part.)* En attendant que paraisse mon vieil ami, amusons-nous! *(Haut.)* Ce qui m'amène, mademoiselle...

LISBETH, *à part.* Il est embarrassé; il a de mauvaises intentions!

LE GRAND-DUC. C'est la bienfaisance bien connue de Son Excellence.

LISBETH, *à part.* Il voudrait se faire passer pour un mendiant.

LE GRAND-DUC. Je sais que Son Excellence pratique la charité la plus ingénieuse, ayant toujours du travail à donner à ceux qui, comme moi, n'accepteraient point d'argent.

LISBETH, *à part.* Sa voix m'émeut; si, pourtant, ce n'était point un fourbe!.. Ah! grâce à Dieu! voilà madame Gertrude!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GERTRUDE.

LISBETH. Monsieur, voici madame G...

GERTRUDE, *l'interrompant.* Madame la baronne! Faites donc attention à vos paroles, ma nièce!

LISBETH, *bas à Gertrude.* Mais ceci est sérieux!

GERTRUDE, *de même.* Eh bien!.. *(Haut.)* Que demande monsieur? et comment se fait-il que monsieur ait pénétré jusque dans ce salon?

LE GRAND-DUC. Faute d'avoir rencontré quelqu'un qui m'ait arrêté plus tôt, madame; mais, si j'ai commis une indiscretion, je suis prêt à me retirer là où l'on voudra bien m'entendre.

GERTRUDE. Que vous ayez commis une indiscretion, cela est très-certain, mais comme cela dépend, sans doute, de la mauvaise éducation que vous avez reçue, je veux bien vous excuser.

LE GRAND-DUC, *à part.* Singulière baronne!

GERTRUDE. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

LE GRAND DUC. Madame, je...

GERTRUDE. Excellence vous écorcherait-il les lèvres?

LE GRAND-DUC, *s'efforçant de rester sérieux.* Je disais

à l'instant à la nièce de Votre Excellence, que ne mettant point en doute la générosité de M. le Comte...

GERTRUDE, *agitée.* Vous connaissez M. le Comte?

LE GRAND-DUC. J'en ai beaucoup entendu parler.

GERTRUDE, *à part, avec satisfaction.* Il ne le connaît pas! *(Haut.)* Vous vous êtes alors mis en campagne afin de lui venir demander...

LE GRAND-DUC. Du pain pour du travail.

GERTRUDE. Ah!

LE GRAND-DUC. Puis-je obtenir la faveur de lui être présenté?

GERTRUDE. Je n'y vois pas d'inconvénient. Ma nièce, priez le Comte de se rendre ici sans retard.

LISBETH, *bas.* Comment, vous voulez?..

GERTRUDE, *bas.* Va donc! Je me donne un plaisir de reine!

SCÈNE XII.

GERTRUDE, LE GRAND-DUC. *Gertrude s'assied; le Grand-Duc, oubliant son rôle, va faire de même.*

GERTRUDE. Hein?..

LE GRAND-DUC, *debout.* Pardon! La fatigue...

GERTRUDE, *à elle-même.* Pauvre homme! au fait, s'il est las!.. *(Au Grand-Duc.)* Eh bien! voyons, asseyez-vous; après tout, on n'est pas si féroce qu'on en a l'air!

LE GRAND-DUC, *à part.* C'est une bonne femme, mais, je le répète, une singulière baronne!

GERTRUDE. Je n'aime pas qu'on parle tout seul, c'est impoli; décidément, vous avez été très-mal élevé; qu'est-ce que vous marmotiez là?

LE GRAND-DUC. Je me récriais sur votre bonté.

GERTRUDE, *satisfaite.* Oui-dà! Vous me revenez, vous, et ce ne sera pas de ma faute, si le Comte ne trouve le moyen de vous rendre service.

LE GRAND-DUC. Votre Excellence est parente de Son Excellence?

GERTRUDE, *à part.* Il se forme! *(Haut.)* Oui, et j'ai sur lui quelque influence.

LE GRAND-DUC. Et Votre Excellence daignera m'appuyer auprès de Son Excellence?

GERTRUDE. De toutes mes forces.

LE GRAND-DUC. Que de grâces!

GERTRUDE, *à part.* Il me semble qu'il aurait dû me baiser la main, cela se fait... Son respect l'aura retenu!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, HERMANN, LISBETH.

GERTRUDE. Comte, voici un brave homme... *(A la vue d'Hermann, le Grand-Duc n'a pu se défendre d'un mouvement. — Au Grand-Duc.)* Qu'est-ce?

LE GRAND-DUC. Plait-il?

GERTRUDE. J'avais cru...

LE GRAND-DUC. Votre Excellence avait cru?

GERTRUDE. Je me serai trompée. — Comte, voici un brave homme que vous m'obligeriez de placer quelque part. *(Bas.)* Et pour de bon!

HERMANN, *bas.* Par exemple!

GERTRUDE, *bas.* Je m'y intéresse!

HERMANN, *bas.* Et plus tard?..

GERTRUDE, *bas.* Est-ce que monseigneur n'approuve pas tout ce que vous faites en ce genre?

HERMANN, *bas.* Cet homme nous vendrait!

GERTRUDE, *bas*. Non! Il nous servirait s'il y avait lieu, au contraire; je le lis dans son air un peu simple.

LE GRAND-DUC, *à lui-même*. Il me semble qu'il se joue, céans, une comédie dont je voudrais bien connaître le mot!

GERTRUDE, *bas, à Hermann*. Allons donc, Hermann, que de cérémonies!

HERMANN, *de même*. Mais!..

GERTRUDE, *de même*. Il n'y a point de mais qui tiennent; on dit que le plus grand bonheur des riches est de faire du bien; ne voulez-vous pas en juger?

HERMANN, *de même*. C'est que...

GERTRUDE, *de même*. Encore une fois, je vous affirme qu'il n'en résultera rien de fâcheux.

HERMANN, *de même*. J'en voudrais être convaincu! (*Haut.*) Que savez-vous faire, mon ami?

LE GRAND-DUC, *plus que modeste*. Mais, Excellence...

HERMANN. Savez-vous lire et écrire?

LE GRAND-DUC. Oui, Excellence; oh! pas parfaitement, pas comme Votre Excellence, sans aucun doute.

HERMANN. Voyons! (*Il le mène à une table; le Grand-Duc écrit quelques lignes et les présente.*) C'est bien pattes de mouche; vous ne sauriez espérer vous placer dans aucun bureau; le dernier de mes gens écrit mieux que vous.

LE GRAND-DUC, *à part et riant*. Bénéfices de l'incongnito!

GERTRUDE. Vous êtes sévère, cher comte, le pauvre homme en est resté tout interdit! Remettez-vous, mon ami, et dites-nous ce que vous savez encore; connaissez-vous le service?

LE GRAND-DUC. Lequel?

GERTRUDE. Comment, lequel? Il n'en y a pas deux, que je sache.

LISBETH, *à part*. Elle n'a cessé d'examiner le Grand-Duc. Cet inconnu-là est autre chose que ce qu'il s'efforce de paraître; j'hésite entre le grand seigneur et le brigand!

GERTRUDE, *au Grand-Duc*. En un mot, pourriez-vous être valet de chambre?

LE GRAND-DUC. Je n'oserais l'affirmer, Excellence.

GERTRUDE. Cuisinier?

LE GRAND-DUC. Hélas! pas davantage!

GERTRUDE. Cocher, piqueur, garde-chasse, jardinier?

LE GRAND-DUC. Tout ceci plus volontiers que cuisinier ou valet de chambre; cependant...

GERTRUDE. Vous n'y excellez pas?

LE GRAND-DUC. C'est vrai.

GERTRUDE. N'importe! J'ai confiance dans les gens modestes; si le Comte est de mon avis, nous vous caserons dans les jardins.

HERMANN. Du moins, faudrait-il le voir à l'œuvre.

GERTRUDE. Soit!

HERMANN. Comment vous appelle-t-on?

LE GRAND-DUC. Hermann.

HERMANN. Hein?

LE GRAND-DUC. Hermann.

LISBETH, *à part*. On dirait qu'il y a mis de la malice.

HERMANN. Eh bien, Hermann, suivez-moi au verger; pendant que nous déjeunerons, car, madame la baronne, je vous ferai observer que mon estomac crie famine!...

GERTRUDE. Tout est prêt et nous attend en bas.

HERMANN. Bon! — Pendant que nous déjeunerons, Hermann, vous palissaderez des poiriers; si je suis content, vous pourrez vous regarder comme engagé.

LE GRAND-DUC, *s'inclinant*. Excellence!

LISBETH, *à elle-même*. Il faut que j'en aie le cœur net! (*Elle s'approche du Grand-Duc, de manière à n'être entendue que de lui.*) Monseigneur! (*Le Grand-Duc, qui l'a devinée et suivie des yeux, ne sourcille point.* — *A elle-même.*) Il n'a pas bronché! — Une autre épreuve! (*Haut.*) Quel est ce bruit?

GERTRUDE. Où ça?

LISBETH. Sur la grande route.

GERTRUDE. Je n'entends rien.

HERMANN. Ni moi non plus.

LISBETH. Les gendarmes, peut-être!

LE GRAND-DUC. Comment, les gendarmes?

LISBETH, *à part*. Il pâlit! (*Haut.*) Oui; on dit qu'un grand criminel s'est évadé.

LE GRAND-DUC, *à part et riant*. Il n'y en avait pas un seul dans mes prisons, ce matin!

LISBETH, *à elle-même*. Il se consulte pour fuir; plus de doute! (*Haut.*) Monsieur Hermann! madame Gertrude!

GERTRUDE. Pécore!

LE GRAND-DUC, *à part*. Hermann! Gertrude! Ah! bah!

LISBETH. Arrêtez cet homme! c'est un assassin ou, pour le moins, un voleur!

HERMANN ET GERTRUDE. Que dit-elle?

LISBETH. Depuis une heure je l'observe; ce que j'avance, je l'affirmerais sur ma vie; arrêtez-le; enfermez-le; à son retour, monseigneur pourra décider de son sort.

LE GRAND-DUC, *à Hermann*. Ah ça, ce n'est donc pas vous qui êtes monseigneur?

HERMANN. Que vous importe? Songez plutôt à répondre à l'accusation formulée contre vous!

LE GRAND-DUC. Comment, vous la prendriez au sérieux?

LISBETH, *désignant le Grand-Duc qui se retourne pour dissimuler une immense envie de rire*. Voyez, il ne peut soutenir vos regards!

GERTRUDE. Et moi qui lui voulais du bien!

HERMANN. Moi, du premier coup d'œil, il m'a déplu. Je vais l'enfermer dans la glacière.

LE GRAND-DUC. Hein?

GERTRUDE. C'est encore trop bon pour vous, chevalier d'industrie!

HERMANN. Gibier de potence!

GERTRUDE. Qui osez prendre les honnêtes maisons pour refuge!

HERMANN. Et Dieu sait en quelle intention!

LISBETH. Peut-être que sa bande est dans la forêt, et que, cette nuit, le château eût été mis à feu et à sang!

LE GRAND-DUC. Mademoiselle ne manque pas d'imagination.

HERMANN. Il raille encore, le misérable!

GERTRUDE. C'en est trop!

HERMANN. En route!

LE GRAND-DUC. Pour la glacière? Bien obligé, je crains les rhumes.

HERMANN. Si vous ne me suivez de bonne grâce, je saurai bien vous y contraindre!

LE GRAND-DUC. Madame et mademoiselle vous prêteront main forte?

GERTRUDE. Nous en sommes bien capables, infâme scélérat que tu es!

HERMANN. Marchez! marchez!

LE GRAND-DUC, *s'asseyant*. Je vous assure que je ne me sens nulle envie d'en rien faire.

HERMANN. Non?

LE GRAND-DUC. Non!

HERMANN. C'est comme cela! (*Appelant.*) Fritz! Bertram! Walter! Werther! à moi!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, KOFF, puis LE COMTE.

KOFF. Alerte! alerte! Monseigneur est sur mes pas! TOUS, *hors le Grand-Duc*. Ciel! (*Hermann se défait rapidement de l'habit du Comte.*)

LE GRAND-DUC, *à part et riant*. Décors nouveaux, changement à vue!

LE COMTE, *au Grand-Duc*. Que vois-je? Vous, ici, Altesses!

TOUS, *frémissant et se reculant*. Altesses!

LE COMTE. Et moi qui me rendais au-devant de Votre Majesté!

TOUS, *mouvement plus prononcé encore*. Majesté!

LE GRAND-DUC. Tandis que moi, me rappelant votre âge, mon bon et vieil ami, et me reprochant de vous demander de nouveaux services, je venais en faire amende honorable auprès de vous!

LE COMTE. Que Votre Altesse est gracieuse et bonne!

HERMANN, *bas aux trois autres*. Nous sommes perdus!

GERTRUDE, *de même*. Mes jambes flageolent.

LISBETH, *de même*. Et moi qui l'ai pris pour un brigand!

LE COMTE, *regardant autour de lui*. Qu'y a-t-il? D'où vient cet air consterné? Comment, d'ailleurs, vous trouvez-vous, céans? (*Tous se tournent vers le Grand-Duc, le front courbé et le regard suppliant.*) Grand Dieu! Les malheureux auraient-ils méconnu. Votre Majesté, et l'auraient-ils offensée?

LE GRAND-DUC. Calmez-vous, Comte!

LE COMTE. Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il?

LE GRAND-DUC. Rien! Promettez-moi de ne les point interroger, et souffrez que j'aïlle en votre compagnie faire honneur à certain déjeuner, qui, si je ne me trompe, attend depuis quelque temps déjà; ils nous y serviront. (*Bas à Gertrude et à Hermann.*) C'est la seule peine que j'inflige à leurs Excellences! *Quand les chats n'y sont pas... les souris dansent.*

ADAM-BOISGONTIER.

ACADÉMIE FRANÇAISE

SÉANCE SOLENNELLE DU 20 AOUT.

Cette séance a toujours le privilège d'attirer beaucoup de monde.

M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie, a d'abord lu son rapport sur les prix littéraires et ceux décernés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs;

M. Vitet, directeur de l'Académie, qui présidait la séance, a lu ensuite son rapport sur les prix de vertu fondés par Montyon.

Nous extrayons de ce remarquable discours, le passage suivant qui a vivement impressionné l'auditoire.

« Pour s'élever jusqu'à l'honneur d'être récompensé par vous, ce n'est pas trop d'une vie entière de sacrifices et d'oubli de soi-même. D'où vient donc que sans hésiter, certains d'avance d'être applaudis de tous, vous allez, pour la première fois peut-être, vous départir de vos prudentes règles et placer vos chevrons sur l'habit d'un enfant? Le mot de cette énigme vous sera bientôt dit.

» N'avez-vous pas tous souvenir qu'en décembre dernier, les pilotes du port d'Agde apperçurent en mer, vers le déclin du jour, un navire d'environ cent tonneaux, la goëlette *la Reprise*, qui faisait voile vers le port? La mâture semblait en désordre et les flancs du navire portaient la trace d'un choc violent, d'un récent abordage. Quand les pilotes approchèrent, ils

virent avec étonnement que le navire marchait tout seul, pour ainsi dire : du moins le pont semblait désert : ni capitaine, ni timonier, ni matelots. On n'apercevait qu'un mousse allant, venant de tribord à bâbord, passant de la barre aux amures, et faisant à lui seul tout le service de l'équipage. Dans un coin du navire, on voyait bien aussi un pauvre homme couché, pâle et tremblant, hors d'état de se tenir debout. Bientôt *la Reprise* entra à Agde et la ville apprenait que trente-six heures auparavant, la nuit, par une de ces épaisses brumes qui font s'entre-heurter les navires en pleine mer comme les passants dans nos étroites rues, ce petit bâtiment, étant au large, avait subi le choc d'un grand brick de fort tonnage; que le capitaine, épouvanté, croyant sentir couler bas sa goëlette, s'était élancé sur le brick en s'accrochant aux cordages et appelant à lui tout son monde. Deux matelots et deux novices l'avaient aussitôt suivi. Pourquoi ce jeune mousse, de tous le plus agile, n'avait-il pas imité leur exemple? C'est qu'il y avait à bord un malheureux, incapable de se sauver. Pierret, c'était le nom du mousse, s'était senti saisi de compassion : la vue de ce malade l'avait comme enchaîné et rendu immobile. L'enlever dans ses bras, il n'en a pas la force; l'abandonner, le laisser mourir seul, c'est pour lui plus impossible encore : il reste

donc. Dans le premier moment, il en a fait l'aveu, lorsque les deux navires se séparèrent après un craquement effroyable, quelques larmes lui échappèrent; il se crut à son dernier jour et recommanda son âme à Dieu. Mais au bout de quelques secondes, lorsqu'il vit que le bâtiment, malgré ses avaries, flottait toujours et pouvait naviguer, un courage surnaturel s'empara de ce jeune cœur. La mer était houleuse et le vent rafraichissait; comment ses petits bras suffiraient-ils à la manœuvre? Cette réflexion ne lui vint pas; il dispose les voiles, s'élance au gouvernail. Son pauvre compagnon ne peut lui prêter secours; mais il est vieux marin, Perret l'écoute, le consulte, se laisse guider par lui. Soumis et confiant, ses yeux brillent d'espoir : il reverra sa mère, sauvera son camarade, sauvera son navire; cette pensée double ses forces et d'un enfant de treize ans fait un matelot consommé.

» Je ne m'étendrai pas sur les péripéties de cette navigation. Le jour fut bien long à venir! Le vent poussait à la côte d'Espagne; il fallait résister, pour s'écarter le moins possible du lieu témoin de l'abordage, seule chance de recevoir du secours. Ce brick, auteur du mal, voudrait peut-être le réparer! Il reviendrait au jour naissant; on se mettrait à sa remorque : voilà ce qu'on espérait à bord de *la Reprise*. Mais l'attente fut vaine. La journée se passa, et le brick ne vint pas. Il continuait paisiblement sa route, et entraînait vers le soir à Marseille. Cependant la nuit tomba, et les fatigues redoublèrent. Le lendemain trois bâtiments parurent à l'horizon : aucun d'eux ne voulut comprendre les signaux du petit navire. Par bonheur, le ciel fut plus clément : le vent tourna, souffla du sud. En manœuvrant avec prestesse, on pouvait être avant la nuit en vue d'un port de France. Dans de pareils moments, l'équipage le plus complet n'est que tout juste assez nombreux. Perret est seul, mais il se multiplie : il court de vergue en vergue; toutes ses voiles, même les plus hautes, se développent coup sur coup, se gonflent sous la brise et poussent le navire comme par enchantement. Il était temps : l'effort était suprême; notre navigateur était à bout de forces. A le voir, on ne le croirait pas : il est radieux, il aperçoit les côtes de Provence, qui peu à peu sortent des eaux et grandissent devant lui.

» Voilà, messieurs, ce que vous saviez tous, un fait de mer aussi extraordinaire ne pouvant demeurer inconnu; mais savez-vous aussi en quels termes modestes, énergiques et simples ce brave enfant, une fois à terre, raconta ce qu'il avait accompli? Capitaine par *interim*, il devait faire devant le tribunal de commerce son rapport de relâche. Dans ce rapport, qu'il faudrait mettre tout entier sous vos yeux, pas un mot de reproche à ceux qui l'ont abandonné, tout l'honneur de sa belle conduite attribué aux conseils de son vieux compagnon; à chaque mot on sent une âme aussi honnête que forte, un cœur aussi chaud que sincère. Après cette lecture on ne s'étonne pas d'apprendre que, depuis deux ans qu'il navigue pour le commerce, Perret n'a rien gardé pour lui du produit de ses salaires, qu'il a tout envoyé à Quiberon, dans la pauvre cabane où sa mère, à grand-peine, élève trois autres enfants. Cherchez un bon sentiment qui lui manque : compatissant au malheur, généreux, dévoué, docile à l'expérience, dur à la peine, intelligent et intrépide! La récompense est-elle prématurée,

et, sans désobéir à M. de Montyon, auriez-vous pu laisser en dehors du concours tant de bonnes et solides vertus?

Il est vrai que la découverte ne vous en appartient pas : vous n'en avez pas les prémisses. Sans parler du public qui s'est pris pour ce noble enfant d'une juste admiration, d'autres faveurs sont descendues sur lui. Ne craignez point, messieurs, que les vôtres, en venant les dernières, excèdent la mesure, encore moins qu'elles soient superflues. Elles ont un caractère qu'aucune autre n'efface, Perret le comprendra, à Brest, dans une école de mousses où il vient d'être admis; ses compagnons d'école le comprendront à son exemple. Les croix d'honneur que vous donnez s'obtiennent à double titre : pour être appelé à Paris, pour être admis, complimenté, encouragé chez son ministre, et même en plus haut lieu, il suffit d'être brave, d'avoir risqué sa vie à sauver ou son navire ou son drapeau; pour être adopté par vous il faut à la bravoure joindre un autre courage, le courage du bien et de l'humanité. Ne craignez pas que votre lauréat en perde la mémoire : vos médailles obligent. Perret se rappellera toute sa vie à quels dignes émules vous l'associez aujourd'hui, en quelle noble et sainte compagnie vous l'avez introduit. Il deviendra, nous l'espérons, un Jean Bart, un Duquesne et il restera toujours le fils de M. de Montyon...

Enfin, M. Ernest Legouvé a lu un dialogue en vers intitulé : *les Deux Misères*, dans lequel un riche et un pauvre développent chacun à son point de vue, celui-ci les misères de l'indigence et de la faim, celui-là les misères de l'égoïsme et de la satiété.

Nous donnons un fragment de cette pièce, qui a été fort applaudie par l'assistance, composée, suivant l'usage, d'un grand nombre de dames.

Pâles et frissonnant auprès d'un clair foyer,
Deux malades, un jour, se contaient leurs misères,
Que leur jeunesse, hélas! leur rendait plus amères :
L'un est oisif et riche, et l'autre est ouvrier;
Mais ils souffrent tous deux, les voilà presque frères.

AMOURY.

Quel est donc votre mal ?

MARCEL.
Je m'ôteins.

AMOURY.

Comme moi !

Depuis combien de temps ?

MARCEL.
Depuis deux ans !

AMOURY.

Pourquoi ?

MARCEL.

Pour avoir eu trop faim, monsieur.

AMOURY.

Moi ! misérable !

Moi ! pour avoir passé de longues nuits à table !

MARCEL.

Avec un médecin, je guérirais, je crois.

AMOURY.

Un médecin ? hélas ! je meurs, et j'en ai trois !

MARCEL.

Deux ans de maux, et rien pour me venir en aide !

AMOURY.

En deux ans, pas un jour sans un nouveau remède !

MARCEL.

Si pour me plaindre, au moins, j'avais une heure à moi !

AMOURY.

Vingt-quatre heures par jour pour s'occuper de soi !

MARCEL.
Oh ! monsieur, la misère !
AMAURY.
Oh ! Marcel, la richesse !
MARCEL.

Pouvez-vous comparer vos maux à ma détresse ?
Vous respirez, du moins... moi, je ne le peux pas.
Car, jusques à l'air pur, tout s'achète ici-bas !
Vous avez, vous avez l'allègement suprême,
Ce qui jette un sourire au front du mourant même,
Ce qui guérit parfois et soulage toujours,
Le soleil... O chaleur ! clarté ! beauté des jours !
Quand pourrai-je, aux rayons de ta flamme divine,
Puiser à pleins regards, boire à pleine poitrine ?
Tu me guérirais, toi !... Mais, pauvre serf caché
Dans l'atelier obscur où je suis attaché,
Je cours m'ensevelir, dès que l'aube est parue,
Au fond de mon infecte et ténébreuse rue ;
Et là, le jour entier, grelottant accroupi
Entre les murs suintants et le ruisseau croupi,
Les pieds sur un sol gras, je travaille dans l'ombre
Aux fumeuses lueurs d'une chandelle sombre ;
Ou si, pour voir le jour, je sors de ma prison,
Que rencontrent mes yeux, hélas ! pour horizon ?
L'étroit ruban de ciel qui là-haut, sur nos têtes,
Tristement des toits noirs sépare les vieux faîtes !

AMAURY.
Le ciel ! l'air ! le printemps !... Ils ne raniment pas !
J'ai traîné ce corps froid de climats en climats,
Sans que votre nature, impuissante et marâtre,
Ait rien fait pour mes maux qu'en changer le théâtre.
Et de ces vains essais je n'ai rien rapporté
Qu'une douleur de plus, mon incrédulité.

Le dialogue continue entre les deux misères.
Amaury, par une inspiration soudaine, avance à Marcel l'argent nécessaire pour faire un voyage et rétablir sa santé.

Deux mois plus tard, la porte, avec fracas ouverte,
Laisait entrer un homme impétueux, alerte,
Qui court se jeter dans les bras d'Amaury ;
En se reconnaissant, tous deux poussent un cri :
AMAURY.
Vous ?
MARCEL.
Vous ? Quel changement !
AMAURY.
Quelle métamorphose !
Que votre teint est clair !
MARCEL.
Le vôtre est presque rose.
AMAURY.
Qui vous a donc guéri ?
MARCEL.
Vous et la liberté !
Mais vous, qui vous sauva ?
AMAURY.
Vous et la charité !
MARCEL.
Je mourais d'être esclave...
AMAURY.
Et moi d'être égoïste...
MARCEL.
J'ai respiré, je vis !
AMAURY.
J'ai consolé, j'existe !

LETTRES A UNE JEUNE FILLE

(Cinquième lettre.)

Vous voilà bien joyeuse, chère enfant. Un voyage, un séjour à la campagne chez d'aimables amis, vous offrent une perspective de distractions d'autant plus douces que vous les goûterez en famille, et que ces vacances, en ajoutant à vos plaisirs, ne vous ôteront rien de votre bonheur. Je m'associe à votre joie, et puisque vous me demandez quelques conseils, je m'empresse de vous les offrir, en les accompagnant de mes vœux les plus sincères, afin que votre voyage soit agréable et suivi d'un paisible retour.

« Le voyage, dit Montaigne, me semble un exercice profitable ; l'âme y est sans cesse occupée à remarquer des choses inconnues et nouvelles, et je ne connais pas de meilleure école, comme je l'ai dit souvent, pour façonner la vie, que de lui proposer incessamment la diversité des autres vies, coutumes et usages différents. Le corps n'y est ni oisif ni travaillé, et cette agitation le met en haleine. » Vous serez de l'avis de Montaigne, et, voyageant avec ceux qui vous sont chers, vous ne trouverez pas, comme madame de Staël, que voyager est un des plus tristes plaisirs de la vie ; aussi, je ne prétends

pas vous démontrer l'utilité ou l'agrément des voyages, mais vous donner quelques règles de convenances pour ce genre de vie nouveau et transitoire.

Vous voyagez sous la protection de votre père, mais peut-être n'en sera-t-il pas toujours ainsi, et vous sentirez mieux alors combien une femme doit garder, en voyageant, de prudence et de modestie, afin de n'autoriser personne à se familiariser avec elle. Donc, mon Albertine, évitez en voyage de recevoir, et surtout de provoquer les soins, les attentions d'un étranger. N'acceptez les services d'un homme qui n'est ni votre père, ni votre frère, que lorsque vous ne pourrez pas les refuser ; n'entamez de conversation avec personne, répondez, si l'on vous parle, avec beaucoup de politesse, mais aussi avec une grande réserve, et soyez en garde contre cette sorte d'intimité qui s'établit si promptement en voyage, pour finir presque toujours lorsqu'on arrive au terme de la route. Mais autant je désire vous trouver silencieuse et réservée avec vos compagnons de voyage, autant je souhaite que vous ayez pour vos compagnes, surtout pour les femmes âgées ou souffrantes, des égards et

des prévenances : leur offrir votre place si elle est meilleure que la leur ; les aider à descendre de voiture ; ne lever, ne baisser les glaces qu'après les avoir consultées ; avoir soin d'elles à table, dans les hôtels, tout cela n'est pas bien difficile et donne bonne opinion du cœur et de l'éducation d'une jeune fille.

Dans les hôtels, ne quittez pas votre famille, ou, si plus tard vous voyagez seule, tâchez de vous placer à table à côté des femmes que vous aurez trouvées en voiture et que vous connaissez un peu, et vous servirez la cuisine la plus ostrogothe, ne blâmez pas les mets ; laissez sur votre assiette ce qui vous déplaît, mais en silence et avec un vrai désir de ne pas attirer l'attention. J'en reviens toujours là, comme vous voyez : passer inaperçue, glisser, en quelque sorte, dans la vie, c'est un grand bien et un grand bonheur !

Lorsque vous irez visiter les églises, tâchez de choisir les heures où l'on n'y célèbre pas d'offices, et dans le saint lieu, parlez bas, marchez posément et conservez un maintien recueilli et respectueux.

Quant aux détails matériels, je vous engage vivement, chère Albertine, à vous habiller dès le matin d'une manière convenable pour toute la journée. Ayez une chaussure solide et commode, des gants de peau de Suède ou de fil d'Ecosse, une robe qui ne redoute pas la poussière, une ombrelle qui puisse servir en cas de pluie, grande et de couleur foncée ; un crayon et un calepin dans votre poche. Je vous engage à emporter aussi un petit nécessaire garni de fil, de rubans, de boutons, etc., etc., pour réparer les avaries de votre toilette, et à vous munir de deux livres de petit format, un livre de prières et un livre d'agrément, afin de vous en servir en voiture ou dans les heures d'attente, si longues dans une ville étrangère. Au fond de votre malle, une boîte contenant du papier, des plumes, un encrier, de la cire, vous serait bien commode, car les hôtels sont, en général, assez mal approvisionnés. Ai-je besoin de recommander à mon Albertine d'être en voyage ce qu'elle est toujours, douce, complaisante, dévouée ? Non, mais pour l'amuser un peu, je mettrai sous ses yeux le portrait d'une voyageuse indolente, égoïste, tracé par une des plumes les plus spirituelles de notre temps :

« Que j'aime à voyager ! dit madame de Savigny, nonchalamment étendue sur son canapé. On ne me connaît pas quand on ne m'a pas rencontrée en voyage ; j'aime tant à courir les montagnes, à voir lever le soleil dans les blanches vapeurs ; j'aime les orages, les coups de tonnerre que répètent les échos ; j'aime les torrents, les précipices, etc., etc. Vous vous laissez entraîner par cet enthousiasme, et vous partez pour la Suisse avec madame de Savigny. Mais vous découvrez bientôt qu'elle n'aime ni les montagnes, ni les orages, ni les précipices, ni les torrents, ni surtout le lever du soleil. Elle n'est jamais prête à partir pour une excursion avant midi ; les auberges sont exécrables, dit-elle ; les lits sont si mauvais qu'elle n'a pu s'endormir avant deux heures du matin. S'il faut gravir une montagne, elle a des palpitations ; s'il faut descendre une colline, elle a un point de côté épouvantable ; si l'on est au bord d'un précipice, elle a des vertiges ; si l'on passe sous une voûte, dans une galerie, elle dit qu'elle étouffe et qu'elle se sent mourir. Elle a peur de tout, des voleurs, du tonnerre, des bœufs, des grenouilles, des chauves-souris, des souris ; elle craint d'avoir trop chaud, elle craint

d'avoir un peu froid, elle ne voudrait pas trop se fatiguer, elle ne peut pas rester trop longtemps sans manger ; et puis à table, tout la dégoûte, elle vous dit à chaque plat : Comment pouvez-vous manger de cela ? Elle oublie quelque chose dans chaque auberge ; ici son ombrelle, là sa montre, et son sac partout, et la route est semée de petits messagers qui courent chercher ce qu'elle a oublié. L'orage lui fait mal aux nerfs, la pluie lui fait mal aux dents, la poussière lui fait mal aux yeux, le pavé lui fait mal aux pieds ; elle se plaint toujours, elle gémit toujours, elle crie toujours : elle appelle cela aimer à voyager. Enfin, vous découvrez que cette parisienne charmante est insupportable à deux cents lieues de Paris, et, désenchanté sur son compte, vous trouvez à votre tour qu'elle avait bien raison de dire : « On ne me connaît pas quand on ne m'a pas vue en voyage (1). »

Votre voyage se terminera par une visite à votre aimable parente, madame de P... Vous jouirez là des plaisirs de l'automne, et les vendanges et la chasse auront amené sans doute à Clairmarais une société nombreuse. Vous me demandez quelques conseils pour vous diriger pendant ce séjour dans une maison étrangère, me voici tout à vous, avec ma vieille expérience. D'abord, mon enfant, entrons dans la maison où l'on nous invite avec un sentiment de bienveillance qui nous dispose à trouver beau et bien tout ce qui s'offre à nos regards : le jardin, le château, la serre, les points de vue ; ne gâtons pas le plaisir de nos hôtes par une critique déplacée des lieux qui les charment. Ensuite, il faut être tout à fait à la disposition de la maîtresse de la maison pour les heures des repas, les parties de plaisir, etc., etc., et se faire à la vie et aux goûts des autres, alors même qu'ils contrarieraient nos habitudes et nos désirs. Cependant, évitons d'être à charge à nos hôtes ; il y a des heures où il faut leur laisser leur liberté ; et pour cela, chère Albertine, je vous engage à emporter quelques livres et du travail à l'aiguille en quantité, afin de vous occuper, dans votre chambre ou au salon, les jours de pluie et pendant les moments que l'on ne consacre pas à la promenade. Vous pourriez faire une broderie ou une tapisserie que vous laisseriez en pantant à madame de P... ; ce serait un souvenir reconnaissant fort aimable et fort apprécié.

Peut-être vous trouverez-vous à Clairmarais avec quelques-unes de ces personnes qui, sous le prétexte de la liberté qui doit régner à la campagne, se permettent des divertissements aussi dangereux que turbulents. Elles se croient tout permis parce qu'on est aux champs : faire chavirer une barque remplie de monde, tirer des coups de fusil intempestifs, qui ont mis parfois le feu aux granges ou aux moissons ; escalader les arbres, dévaliser le verger, fouler aux pieds les plates-bandes, jouer à l'eau dans l'intérieur, faire des niches aux nouveaux arrivés, voilà les spirituels plaisirs auxquels on se livre en pareil cas. Je vous supplie, ma fille, de rester en dehors de ces amusements, qui, d'ordinaire, ennuient fort les maîtres de la maison et provoquent trop souvent des accidents et des discussions. Veillez sur vous, à la campagne plus qu'ailleurs, afin de n'être pas entraînée par cette gaieté toute bruyante, toute en dehors, qui

(1) Madame Émile de Girardin.

s'empare souvent de la jeunesse dans ces sortes d'occasions. Je vous recommande la même chose pour les parties de campagne : rien de plus innocent et de plus convenable que d'aller visiter des ruines, une forêt, un beau point de vue, de dîner sur l'herbe auprès d'un ruisseau, mais combien de fois ces charmantes parties ne sont-elles pas troublées par les cris, les niches, les disputes, les inconséquences auxquelles s'abandonnent les grands enfants qui font partie de la caravane? J'espère, mon Albertine, que vous ne vous laisserez pas entraîner par ces fâcheux exemples, que vous resterez maîtresse de vous-même au milieu de la contagion des cris et des rires, et que vous conserverez, dans la chaleur des amusements, le calme, la modestie, le bon goût qui conviennent à une jeune fille bien élevée. Croyez-moi, ces grosses joies laissent bien de l'ennui et du vide au fond de l'âme, et la jeune personne qui, pour s'y abandonner, quitte sa mère, sa sœur aînée, s'en va courir avec la bande joyeuse, jeunes filles étourdies, jeunes gens légers et turbulents, n'emporte souvent de ces bruyantes parties, que de vifs regrets et une réputation compromise. Donc, soyez sur vos gardes, et que la *liberté* de la campagne soit pour vous une raison de plus pour veiller sur vos paroles et sur vos démarches. Cette vigilance sur soi-même peut quelquefois paraître pénible, mais combien le fruit qu'on en recueille est doux ! La paix de la conscience, un nom sans tache, une réputation excellente ne méritent-ils pas qu'on leur sacrifie quelques démarches où l'amour de l'indépendance entraîne les jeunes filles plus souvent que l'appât du plaisir?... Je livre ceci à vos réflexions.

Pendant que vous serez dans une maison étrangère, tâchez de ne pas donner trop d'occupations aux domestiques ; arrangez-vous pour que le service qu'ils auront à faire auprès de vous soit le moins compliqué possible. Évitez de salir le parquet, de déranger les meubles, et, avant de partir, remettez en bon ordre votre appartement. Madame Campan raconte que dans les châteaux où elle a passé sa jeunesse, on s'amusait, après le départ des visiteuses, à aller examiner les chambres qu'elles avaient occupées, et qu'on riait beaucoup aux dépens de celles qui laissaient après elles la malpropreté et le désordre. C'était bien peu charitable, direz-vous ; mais convenez qu'on pouvait éviter à peu de frais ces remarques désobligeantes. Vous savez qu'il est d'usage de donner de l'argent aux domestiques de la maison où l'on a été reçu. J'aimerais bien, si votre position de fortune vous le permet, que vous fissiez les choses libéralement.

Me voici, je crois, au bout de mon rouleau. Ah ! j'oubliais une dernière recommandation. A moins d'une invitation expresse, ne cueillez ni fleurs, ni fruits : tel amateur serait désolé si on lui enlevait un dahlia ou un chrysanthème ; telle ménagère tient par-dessus tout à la conservation des fruits de ses espaliers et aux grappes de ses treilles : respectez scrupuleusement ces petites propriétés, et si l'on vous engage à agir librement, usez de la permission, mais n'abusez pas.

Adieu, mon enfant chérie, écrivez-moi, et croyez que ma pensée n'est jamais bien loin de vous.

M. M.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL

N° 9.

L'Italie, cette belle patrie de la musique, a vu éclore, sous l'azur de son ciel, tant de chefs-d'œuvre dont nous ne connaissons pas assez l'importance et le charme, que nous croyons être agréable en même temps qu'utile à nos abon-

nées, en leur composant pour ce mois tout un catalogue de morceaux détachés d'opéras italiens choisis avec discernement et de nature à plaire à tous les amateurs des bonnes traditions.

ÉDUCATION MUSICALE

DUPREZ

(Suite et fin.)

Qui pourrait peindre les émotions de la soirée du 17 avril 1837, celle qui devait voir les premiers pas de Duprez sur la scène de l'Opéra ? Nous n'essaierons

pas même d'écrire ce bulletin qui glorifie toute la vie de l'artiste. La curiosité empressée et prodigue, le faste de la foule qui assiégeait les portes et avait envahi toutes les places, l'attente, l'anxiété et les désirs, et enfin la redoutable attention du public, annonçaient qu'un de ces événements qui font époque dans l'existence du théâtre, allait s'accomplir sous les yeux de la multitude. On jouait *Guillaume Tell*.

Les premiers accents de Duprez frappèrent l'assemblée par leur puissance sonore; on s'étonnait de ce chant si majestueusement conduit. *O Mathilde!* causa une grande sensation; le duo dans la forêt, le trio des libérateurs, l'appel guerrier, avaient séduit tous les auditeurs; mais lorsqu'au dernier acte Duprez, avec cet organe pénétrant qu'il faisait vibrer avec tant d'énergie, chanta auprès de la chaumière paternelle : *J'appelle, j'appelle! il ne m'entend pas!* les cœurs se brisèrent; puis, lorsqu'il s'écria : *Suivez-moi!* il n'y eut, pour lui répondre, qu'un cri d'admiration universel, prolongé et retentissant; les applaudissements éclatèrent ensuite avec des redoublements d'allégresse générale. Duprez était l'idole du public de Paris; il avait atteint le comble de ses vœux. *Les Huguenots, Robert le Diable, Stradella, la Juive, la Muette, Guido et Ginevra, le Lac des Fées, les Martyrs, la Reine de Chypre, Lucie, Jérusalem*, etc., ont montré son talent sous mille aspects divers; mais le souvenir de la première soirée et celui du dernier chant de *Guillaume Tell* sont demeurés impérissables.

On a souvent reproché à Duprez le trop grand soin qu'il apportait à l'exécution, et ne lui laissait pas assez de loisir pour l'action; les efforts de l'admirable instrument dont il manie les sons avec un art infini sont trop visibles, et laissent peu de place aux illusions de théâtre; mais l'âme musicale vivifie cette nature; le souffle lyrique anime bientôt tout son être, et l'on est surpris de voir combien l'expression mélodieuse prête d'énergie, de vérité et de sensibilité à ce jeu qu'on avait d'abord regardé comme si négligé, si incomplet. Une manière large, pleine, franche, révèle chez lui la vigueur organique; il donne au son une ampleur matérielle qui le rend presque palpable. Le sentiment principal du chant de Duprez, c'est la pureté sévère et mélancolique; il sait être tendre et vif, enjoué même, mais il est plus fréquemment religieux et héroïque; il y a de la piété dans son chant qui fait monter la partition jusqu'aux plus suaves régions de la mélodie.

Ce fut un malheur réel pour la France que cette lassitude précoce qui força l'illustre artiste de quitter la scène; mais la mission de Duprez n'était pas achevée : compositeur de mérite, musicien instruit, et professeur excellent, il rend chaque jour à l'art d'importants services, en formant des élèves remarquables et en créant des compositions distinguées.

Un tel artiste est un témoignage réel et éclatant de la puissance du travail; il a tout obtenu, tout conquis, tout surpassé, parce qu'il n'a rien négligé, rien omis, rien dédaigné. Duprez s'est fait lui-même ce qu'il est; rare exemple de la persévérance dans la volonté, et d'un jugement solide dans la direction de la vie.

MADAME STOLTZ.

Rosine Stoltz, tel est le nom que prit, dès l'âge de

douze ans, une charmante enfant appelée la petite Noël à l'école de Choron. Grâce à la protection de la duchesse de Berry, elle fut confiée aux soins de la supérieure d'un couvent de Bénédictines. Vers cette époque, Rosine manifesta un goût très-vif pour la musique et particulièrement pour le chant.

Loin de chercher à refouler sa vocation, on la conduisit chaque jour du couvent au cours de Choron, cours qui a formé tant d'artistes remarquables, en tête desquels il faut placer Duprez.

On ne saurait croire combien de musiciens savants sont sortis des écoles de Choron, sans compter mademoiselle Rachel, dont l'incomparable diction n'est pas sans analogie avec l'art de la musique. Choron marquera dans l'histoire de l'art musical en France, par les élèves qu'il a faits. Les grands concerts qu'il donna depuis 1827 jusqu'en 1830, dans la rue de Vaugirard, ne sont pas encore oubliés. On se rappelle que les chefs-d'œuvre de Mozart, de Hændel, de Jomelli, d'Haydn, de Porpora, de Palestrina, de Clari, étaient exécutés avec un rare ensemble par plus de cent voix choisies. Le talent de la jeune Rosine commença à se développer dans ces concerts.

A seize ans elle abandonna cette vie tranquille pour une nouvelle destinée toute pleine de tempêtes. Que de fois, au milieu de ses triomphes, elle a dû songer à ces jours d'heureuse innocence, et de calme paisible. Que de fois, peut-être, elle a dû maudire cette existence de lutttes, de jalousies artistiques, de fatigues, de victoires et de désenchantements au milieu de laquelle elle s'était si hardiment aventurée!

Rosine s'adonna alors à l'étude des grands maîtres et sentit le besoin de se former aux habitudes de la scène. En 1834, elle vint à Bruxelles demander à M. Cartigny, qui avait la direction générale des théâtres royaux, la permission de paraître sur le théâtre du Parc. Et ne croyez pas qu'elle y débuta par un rôle de chanteuse. Non pas vraiment! On l'applaudit dans *la Fille de Dominique, les Trois chapeaux*, et dans plusieurs vaudevilles où sa manière de chanter le couplet avait donné aux auditeurs un aperçu de son talent. Heureuse dans ses premiers débuts, elle se mit bientôt en route pour la Hollande. Elle se montra à La Haye et à Amsterdam dans la traduction des chefs-d'œuvre de Rossini. Elle chanta successivement *Tancrède, Othello, Ninetta*, et la Rosine du *Barbier*, son rôle de prédilection.

Cependant l'humidité de la Hollande lui fit peur. Sa voix semblait perdre de sa puissance sous ce climat brumeux. Rosine songea au retour. Elle s'arrêta à Anvers vers la fin de l'année 1834. On cherchait à monter *Robert le Diable* au théâtre de cette ville. Il ne manquait plus qu'une Alice : la voici! place à la fiancée de Raimbault! Le succès fut immense; aussi une personne qui se trouvait à Anvers à cette époque, assure-t-elle qu'il fut très-facile dès ce moment de prévoir la brillante destinée de Rosine Stoltz.

MARIE LASSAVER.

(La fin au numéro prochain.)

Énigme Historique.

Quel est le personnage du siècle dernier sur la tombe duquel on inscrivit ces paroles : La fortune lui donna un trône et lui refusa du pain?

ECONOMIE DOMESTIQUE.

MOYEN D'OTER LES TACHES DE GRAISSE SUR LE DRAP ET LE MÉRINOS.—Prenez un ou plusieurs jaunes d'œuf, selon l'étendue de l'objet que vous voulez dégraisser, battez-les dans un peu d'eau, étendez-les, au moyen d'une brosse ou d'un tampon de liège bien propre, sur la tache, frottez fort dans le sens du drap; avec une autre brosse, imbibée d'eau pure, lavez, essuyez le jaune d'œuf, et laissez sécher.

MACARONI (VÉRITABLE RECETTE NAPOLITAINE).—Faites bouillir le macaroni dans de l'eau ou du bouillon, jusqu'à la presque entière cuisson; faites

égoutter, en laissant au fond de la casserole un peu d'eau ou de bouillon. Mettez au feu dans un autre vase des morceaux de filet de bœuf et de jambon, coupés très-mince et mouillés de bouillon; quand ils sont assez cuits, arrangez le macaroni en couche, versez par dessus du fromage de Parmesan râpé, mêlez-y quelques morceaux de filet et de jambon, remettez du macaroni, du fromage; finissez la pyramide par une couche de Parmesan, mettez dix minutes sous le four de campagne pour faire prendre couleur, et servez très-chaud. Vous aurez soin de saler convenablement le macaroni.

Correspondance.

PLANCHE IX. — 1, Quart d'un mouchoir — 2, *Suzanne* — 3, C. O. — 4, A. D. — 5, *Claire* — 6 et 7, Passe et bayollet d'un bonnet du matin — 8, M. G. — 9, G. V. — 10, *Zénobie* — 11, A. X. — 12, *Irène* — 13, J. L. C. enlacés — 14, *Angèle* — 15, Manchette — 16, *Rose* — 17, Col Pierrot allant avec la manchette du numéro 15 — 18, 19, Col et manchette — 20, O. L. enlacés — 21, E. E. enlacés — 22, *Léonie* — 23, M. E. enlacés — 24, *Marcelle* — 25, Quart d'un mouchoir simple — 26, Dessin pour aube — 27, *Emma* — 28, P. C. enlacés — 29, A. D. — 30, Col simple — 31, Manche de l'aube — 32, Riche entre-deux — 33, Boutonnière — 34, Festons — 35, Entre-deux — 36, Autre entre-deux — 37, Mouchoir de poupée — 38 et 39, Grand et petit alphabet — 40, Entre-deux — 41 et 42, Manteau d'automne — 43 à 49, Robe Victoria pour petite fille de trois à cinq ans — 50, Croquis de cette robe — 51, Tapisserie par signes — 52 et 53, Poudrière de chasse — 54, Croquis du bonnet dont le dessin est au numéro 6 — 55, Corbeille de bureau — 56, Bretelle de fusil — 57, Panier orné de fleurs en cuir.

La petite édition finit au numéro 9 inclusivement.

Ainsi donc, poursuivant ton vol audacieux, te voilà à Berne, ma chère Florence? Décidément, ta bonne mère ne pourra s'empêcher de venir à Paris; vous avez, tout proche de vous, un chemin de fer si engageant! Comment y résister? Un chemin de fer qui vous montre non-seulement, à son point extrême, de tendres amies, les bras tout grands ouverts, mais encore sur sa voie, la cathédrale de Strasbourg, cette inimitable dentelle de pierre, et le tombeau de Charlemagne; il me semble que, seul, le pèlerinage au tombeau du grand empereur, motiverait suffisamment un voyage à Aix-la-Chapelle. Charlemagne est l'un de mes héros de prédilection... mais nous sommes déjà loin de Strasbourg et d'Aix-la-Chapelle... tu as traversé Cologne la ville impériale, et remontant le Rhin allemand, le vieux fleuve aux eaux vertes et rapides roulant au pied des anciens burgs démantelés, te voici en Suisse, à Bâle, à Zurich, au lac des

Quatre-Cantons, près d'Altorf, le berceau de l'indépendance helvétique; tu arrives enfin à Berne, la ville aux ours.

Il y en a cinq ou six vivant dans les fossés des fortifications, et les Bernois les nourrissent avec une paternelle sollicitude. Il y en a quatre en pierre aux portes de la ville, et les factionnaires veillent à leur conservation avec une sollicitude non moins touchante. Te voilà à Berne, et de la terrasse de l'Esclue, tu peux voir dans le lointain les chaînes neigeuses des montagnes de l'Oberland... la Yung frau... la Gemmi!... Hélas! ta pauvre amie est à Paris et ne voit ces beaux pays que par le souvenir...

Florence, est-ce que, dans la bonne ville de Berne, c'est toujours la coutume d'obliger, bon gré mal gré, les gens à souffler leurs chandelles et à dormir aussitôt neuf heures sonnées? Au siècle dernier, il en était ainsi; une boutade de voyageur nous l'apprend;

selon ce voyageur, il paraît que tout y était si mathématiquement réglé, que, faim ou non, sauf à ne pas manger du tout, il fallait manger quand les autres mangeaient; il fallait aussi se promener là où ils se promenaient, sous peine d'être montré au doigt; aller de tel côté et non selon sa fantaisie; enfin, dans cette république, l'homme n'était plus une individualité, mais la mièvre portion d'un grand tout, dont rien ne devait obstruer la marche majestueuse et compassée. Après s'être arrangé de façon qu'à huit heures du soir, il avait encore l'estomac vide, et qu'ayant été contrarié dix fois dans ce qu'il prétendait faire, il avait le système nerveux irrité outre mesure; le malheureux voyageur nous dit que, pour oublier sa faim et son humeur, il eut l'idée d'aller au théâtre. Il regarde l'affiche; l'affiche lui sourit; il arrive au bureau de location, il paye sa place, une belle place, il met le pied dans la salle; mais immédiatement huit heures sonnent, heure fatale, après laquelle les violons devaient taire leurs accords, et les empereurs et les impératrices déposer leurs manteaux de pourpre jusqu'au lendemain! Il avait payé pour jour de l'aspect d'une vilaine toile rougeâtre qui tombait, en grinçant, sur des palais de papier gris! Mais là ne s'arrêtèrent point ses misères.

« Partons! partons! s'écria-t-il, en sortant du théâtre, fuyons cette ville stupide, où rien ne se fait comme ailleurs! »

Et les malles se cadénassent, et la chaise s'attelle, et déjà il lui semble respirer plus à l'aise, lorsque, arrivé aux portes de Berne, il se les voit fermer au nez! De rage, il resta dans sa voiture toute la nuit, et y voulut attendre que l'heure fût revenue d'ouvrir ces portes détestées! L'histoire ne nous a pas transmis le nombre des malédictions qui, cette nuit-là, durent nécessairement tomber sur Berne et les Bernois, voire même sur les Bernoises, malgré leurs jolis bonnets.

Des nouvelles de Paris, il n'y en a guère en ce moment, ma Florence; on trouverait plutôt Paris où tu es qu'ou nous sommes: Paris est en Suisse et en Allemagne, Paris est aux Pyrénées, Paris est sur les rives de la Manche, Paris est à Plombières, à Vichy, à Bade, Paris est partout, hors à Paris; Paris est où l'on se baigne, où l'on danse, où l'on joue! oui, hélas! où l'on joue! le jeu étant, pour certains, l'un des attraits les plus puissants des villes d'eaux. Une anecdote à ce sujet: Dernièrement, à Wiesbaden, au milieu de joueurs, les uns aux regards ardents, les autres, au visage de glace, une jeune fille, blonde et modeste, se glisse, accompagnée d'une personne âgée et respectable; on leur fait place avec étonnement; il faut croire que, d'ordinaire, les dames qui s'approchent des tapis verts ne sont pas précisément dignes de tous les respects; la jeune fille joue et gagne; elle double sa mise, gagne encore, et ainsi de suite, jusqu'à ce que, se trouvant à la tête d'une somme très-considérable, la personne qui l'accompagne lui fait un signe, et toutes deux se retirent, laissant les joueurs étonnés de voir quitter le jeu au moment d'une veine aussi remarquable.

On a su que le gain de cette joueuse était destiné à une bonne œuvre, et y avait été entièrement consacré; voilà qui est bien, mais ma mère dit que la fin ne justifie pas les moyens, et que, risquer de prendre

goût à un vice, c'est presque gâter une bonne action.

Je te disais qu'à Paris, il n'y avait point de nouvelles; en voici une pourtant, et triste: je ne veux point parler de la mort de Béranger; la mort de Béranger n'est plus la nouvelle de Paris, et les mille détails concernant le poète national, sont certainement arrivés jusqu'à toi; je veux te parler de la mort de Sauvage, l'inventeur de l'hélice, cette simple et admirable machine, adoptée désormais dans la navigation à vapeur.

Après une vie longue et toute pleine de luttes contre l'ignorance, le mauvais vouloir et la misère, Sauvage, devenu fou, est mort dans la maison de santé de Picpus, où, depuis quelques années, le gouvernement lui faisait une pension de deux mille francs.

Dieu ait pitié des novateurs!

Je suppose, mon amie, qu'ainsi que moi, tu as donné quelques minutes à la mémoire de ceux qu'on appelle les pionniers de l'humanité; maintenant, si tu le veux bien, après un gros soupir d'allègement, nous passerons à nos planches.

1, QUART D'UN MOUCHOIR, dessin facile et léger, se composant de plumetis, de points sablés et de jours dans l'intérieur des feuilles du bord et des petites rosaces de marguerites.

2, Suzanne, plumetis fin; ce nom peut être adapté à ce mouchoir.

3, C. O., plumetis, œillets ou pois.

4, A. D., dito.

5, Claire, plumetis fin avec mélange de points d'échelle.

6 et 7, PASSE ET BAVOLET D'UN BONNET dont tu vois l'effet au numéro 54, côté verso de notre planche; ce bonnet du matin, d'une forme toute nouvelle, est très-facile à faire, le dessin lui-même est peu compliqué, et pour le monter voici comment tu dois t'y prendre. La broderie terminée, tu coudras, au bord, sur la longueur de la passe, une bande de mousseline qui aura quatre centimètres de largeur; cette bande, rabattue en dessous de la passe, fera la coulisse dans laquelle on passe un ruban de taffetas de même largeur (quatre centimètres); ensuite, par derrière, tu fronceras le fond auquel tu joindras le bavolet et un morceau de mousseline en biais haut de trois centimètres qui doit servir de coulisse; ces trois parties, cousues ensemble à l'aide d'une petite ganse très-fine, sont froncées sur une longueur de trente centimètres; le bavolet, une fois joint à la petite patte qui se trouve détachée du fond, ne doit pas la dépasser par sa longueur. Maintenant, venons à la dentelle qui se trouve sur deux rangs, chacun d'une hauteur différente: le premier rang retombe sur le front; il se coud en dessous de la passe, un demi-centimètre en dedans; dans le milieu, on laisse un grand écart uni; cet écart, plus ou moins large, varie suivant la figure, car à quelques visages l'ampleur des garnitures placées près du front va très-bien, tandis que pour d'autres, c'est le contraire qui arrive; les fronces de la dentelle se terminent au commencement du bavolet, là elle est posée unie tout au long; le second rang de dentelle, qui doit retomber en arrière, a sept centimètres de hauteur et se termine au bas de la passe; l'écart du front suit les proportions du rang déjà placé; ceci terminé, tu passes un ruban numéro quatre dans la coulisse du devant; ce ruban te fait aussi les

brides; il en faut un mètre cinquante; quant à la coulisse de derrière, elle prend quatre-vingts centimètres de ruban, un mètre trente de la petite dentelle et quatre-vingt-dix de la grande. Si je te recommande ce bonnet, c'est que sa forme n'est point ordinaire. Quelques femmes d'un certain âge le font en tulle et dentelle noire, avec doublure de crêpe de couleur assortie à celle des rubans. Pour ceux en mousseline, les dentelles se trouvent parfois remplacées par une ruche pareille au fond, bordée de chaque côté d'une petite valenciennaise ou d'une simple imitation; il est inutile que le bord de la passe soit brodé.

8, *M. G.*, enlacés, plumetis.

9, *G. V.*, enlacés, plumetis.

Ici finit la petite édition

10, *Zénobie*, plumetis.

11, *A. X.*, plumetis et points sablés.

12, *Irène*, plumetis.

13, *J. L. C.*, enlacés plumetis.

14, *Angèle*, plumetis.

15, MANCHETTE à broder au plumetis, allant avec le col du numéro 17.

16, *Rose*, plumetis fin.

17, COL PIERROT pour petit garçon de trois à cinq ans : tout plumetis ou avec mélange de points de plume.

18, 19, COL ET MANCHETTE; ce col, dit *col parisien*, se brode aussi bien sur batiste de fil que sur mousseline claire; autour du feston du bord, une petite valenciennaise ou tout autre dentelle ferait très-bien. Le dessin, comme tu peux en juger, se fait complètement au plumetis, avec un point d'échelle en dessous de la rangée de pois ou d'œillets. La manchette, cousue à un poignet brisé, s'adapte à un bouillonné; les mesures que je t'ai données le mois dernier pour les manches du numéro 53 pourront te servir à faire celles-ci.

20, *O. L.* enlacés, plumetis fendu et œillets doubles au feston.

21, *E. E.* enlacés, plumetis.

22, *Léonie*, plumetis.

23, *M. E.* enlacés, plumetis et œillets ou pois.

24, *Marcelle*, plumetis.

25, QUART D'UN MOUCHOIR SIMPLE; ce dessin doit être fait au plumetis et placé mi-partie sur l'ourlet et mi-partie sur le fond du mouchoir, de manière à ce que l'espèce de feston que forme le dessin se trouve en dedans de l'ourlet. On le pourrait mettre encore tout au bord du mouchoir, qu'alors on terminerait par un point d'échelle et par une petite dentelle, mais la première manière indiquée me semble préférable; elle est d'une simplicité de bon goût; je t'engage même à te broder ainsi une demi-douzaine de mouchoirs à dessins variés, avec ton nom, ou mieux encore, avec ton chiffre.

26, DESSIN POUR AUBE : Ce magnifique dessin, dont l'heureuse disposition peut, sans exiger beaucoup de travail, produire un grand effet, s'exécute en application de nansouk sur tulle; celles de nos amies qui s'effrayaient par la quantité de jours, substitueront à plusieurs de ces jours du tulle à réseaux variés. Si tu te mets à l'œuvre dès aujourd'hui, ton ouvrage pourra être terminé pour les fêtes de Noël.

27, *Emma*, plumetis et œillets doubles.

28, *P. C.* enlacés, plumetis.

29, *A. D.*, plumetis riche.

30, COL SIMPLE, composé de plumetis, de roues, d'œillets et de festons feuille de rose. Ce dessin exigeant peu de travail ferait bien sur crêpe noir. Beaucoup de nos amies nous demandent fréquemment des dessins pour cols de deuil; pour ces sortes de cols et de manches les mêmes dispositions sont bonnes; après cela, viennent les cols brodés en soutache, pour lesquels nous avons envoyé et enverrons encore des modèles.

31, DESSIN pour la manche de l'aube qui se trouve au numéro 26.

32, ENTRE-DEUX au plumetis, qui peut servir pour devant de camisole, brandebourgs de robes d'enfants, bonnets du matin et pour une foule d'autres objets de layettes et de trousseaux.

33, BOUTONNIÈRE pour chemises d'homme, plumetis fin.

34, DEUX FESTONS, pouvant être employés pour garnitures de taies d'oreiller, draps de berceuse et volants de robes d'enfant.

35, ENTRE-DEUX très-fin, se brodant au plumetis et que l'on pourrait mélanger avec des entre-deux de valenciennaise ou de guipure; on fait ainsi de très-jolis bonnets qui coûtent fort cher lorsqu'on les achète et que l'on peut confectionner soi-même à très-peu de frais, la main d'œuvre étant ce qui se paye le plus.

36, Autre ENTRE-DEUX ayant le même emploi que celui du numéro 32, et se brodant également au plumetis.

37, MOUCHOIR POUR MADemoiselle LILIE; il se brode au plumetis simple; les pois pourront être remplacés par des œillets; au bord, un feston feuille de rose; le nom se fera soit au feston, soit au plumetis. Pour rendre ce mouchoir tout à fait simple, il faudrait supprimer la guirlande et ne laisser que le feston et le nom.

38, 39, DEUX ALPHABETS; le premier pouvant servir pour marquer les mouchoirs, le linge de table et les taies d'oreiller. Les deux réunis composeront de jolis noms, d'un dessin aussi original que gracieux.

40, ENTRE-DEUX pour poignets de manches bouillons, à broder au plumetis sur jaconas ou batiste.

41 et 42, MANTEAU D'AUTOMNE avec capuchon; ce manteau, sorte de burnous dont je t'avais annoncé le patron, est de plus en plus à la mode et convient particulièrement à la saison fraîche dans laquelle nous allons entrer; il se fait généralement en taffetas noir garni d'un large plissé à la vieille, que l'on remplace quelquefois par une garniture de velours disposés en bandes d'inégales grandeurs ou en losanges; d'autres fois, ce sont des rubans de velours qui, en partant de dessous le capuchon, descendent en éventail jusqu'au bord du manteau; la garniture du capuchon doit rappeler celle du burnous; on ajoute un nœud de ruban ou un gland à la pointe de ce capuchon. Si tu voulais porter ce vêtement lors des froids, il faudrait le doubler de soie d'une couleur un peu foncée. Cette même forme convient encore aux manteaux de voyage; on trouve des étoffes faites exprès, en laine rayée, genre algérien, en drap léger ou en étoffe anglaise dite *impermeable*. Pour ces

sortes de manteaux, point de garnitures, si ce n'est un simple galon ou un velours posé à cheval. Quel que soit le genre du tien, fais-le très-long; notre modèle est pour une taille moyenne, mais, règle générale, il faut que le bas de la robe ne dépasse ce manteau que de trente à trente-cinq centimètres seulement; il en est de même pour les *basquines impériales*, que l'on porte toujours, soit en taffetas noir, soit en étoffe pareille à la robe; ces dernières, pour jeunes filles, complètent gracieusement la toilette; juges-en plutôt par la gravure de ce jour; aussi cette mode ne passera-t-elle point de sitôt.

Me souvenant de ta recommandation à l'endroit de nos patrons, j'ajoute à ce qui précède qu'il faut, pour faire le burnous en question, de cinq mètres à cinq mètres cinquante centimètres de taffetas grande largeur.

43 à 49, PATRON D'UNE ROBE VICTORIA, pour petite fille de trois à cinq ans. Cette robe, qui accompagne le mantelet du mois dernier, est de chez madame Havez; elle est en cachemire uni, bleu de France; le corsage, ainsi que te l'indique le croquis du n° 50, est décolleté, avec basques et revers; de petits velours nacarat, larges de huit lignes, forment plastron sur le devant du corsage, et se retrouvent sur le milieu des manches, où ils sont disposés en pyramides, chaque velours se terminant par un bouton grelot; un effilé Tom-Pouce, de même couleur que les velours, borde le revers et le bas des manches; on en met deux rangs aux basques.

Le patron de ce petit corsage étant très-fidèlement rendu, on peut l'exécuter sans crainte, en suivant exactement les lettres de repère; la manche, arrondie légèrement sous le bras, doit être cousue jusqu'au bas de la ligne droite. Quant à la jupe, elle a de trente-six à quarante centimètres de hauteur, sur deux mètres cinquante de largeur; elle est ornée de chaque côté d'une quille formée par des velours semblables à ceux du corsage; cette quille a, dans le bas, trente centimètres de large et huit dans le haut; les velours posés à deux centimètres de distance peuvent être fixés aux extrémités par un petit bouton grelot en passementerie rappelant ceux des manches. Cette même forme de robe serait encore très-jolie dans d'autres couleurs et avec d'autres ornements, tels que des effilés, des galons ou une simple broderie en soutache; une chemisette et des manches suissesses accompagnent ordinairement ces corsages.

50, CROQUIS DE LA ROBE.

51, TAPISSERIE PAR SIGNES représentant une couronne de pensées, pouvant être employée en écran, pelote, plomb, etc.; le canevas de soie est préférable. Ce dessin serait encore convenable pour coussin de divan, tapis de pieds, etc.

52, POUSSIÈRE DE CHASSE, à broder au passé, sur cuir de Russie; les feuilles de lierre, en soie mi-torse, vert olive, avec nervures en or; la tige du milieu, en fine soutache d'or, et les petites fleurs, en soie rouge; quant au trophée, que l'on pourrait remplacer par un chiffre assorti à la guirlande, il devra être en satin ou en velours épinglé, vert olive, très-soigneusement découpé; après avoir été collé sur le cuir de Russie, il sera maintenu, tout autour, par une petite soutache d'or; la cordelière en passementerie rappellera les couleurs du dessin. Je ne te dis

rien de la monture de cet ouvrage, elle n'est pas de notre compétence.

54, CROQUIS DU BONNET dont le dessin se trouve aux n° 6 et 7 de notre planche de broderie.

55, CORBEILLE POUR BUREAU OU TABLE A OUVRAGES. Je t'ai déjà envoyé, il y a quelque temps, le modèle d'une corbeille pour le bureau de ton père; celle-ci, un peu plus élégante, est destinée à parer ta chambre; l'idée nous en vient de madame Marie Soudant et va te plaire, j'en suis sûre, puisque tu pourras, sans frais, pour ainsi dire, confectionner bien vite cette charmante nouveauté; cette corbeille se compose d'un simple carton, recouvert de quelque morceau d'étoffe sans emploi, le tout couronné de fleurs en chenille ou en laine; tu commences par tailler un morceau de carton un peu fort, dans les proportions de la corbeille que tu auras choisie pour modèle, quelle que soit sa forme; les dimensions que l'on pourrait donner à la corbeille représentée sur notre planche, seraient de trente centimètres de hauteur et vingt-cinq au diamètre de la circonférence supérieure. Le carton une fois taillé dans les dimensions voulues, et selon la forme choisie, nous le recouvrons de notre étoffe; cette étoffe sera, par exemple, de la soie à raies ou à petits bouquets; si tu n'avais à utiliser qu'un morceau uni, tu pourrais disposer dessus quelques velours ou chenilles en raies droites ou en biais; afin de te donner encore plus de latitude, je te dirai que tu peux aussi faire un arlequin, c'est-à-dire joindre ensemble deux morceaux différents. Il est bien entendu qu'entre le carton et l'étoffe, tu auras mis d'abord une ouate légère. L'ornement de ton couvercle, très-bombé et pouvant, au besoin, servir de pelote, rappellera naturellement la corbeille; il se fait à-ci et s'ajoute à la partie inférieure, lorsque celle-ci a été garnie en dedans d'une doublure qui devra être piquée et ouatée, si tu tiens à bien faire les choses, sinon d'une simple marceline ou d'une très-moderne percaline, en rapport de couleur avec le reste; pour l'intérieur du couvercle, même travail. Les coutures de jonction, du couvercle à la corbeille, seront cachées sous une ganse en passementerie. Maintenant, les fleurs; elles sont, comme je te l'ai dit, soit en chenille, soit en laine, voire même en étoffe, car avant tout il faut se servir de ce que l'on a. La guirlande du tour et le bouquet du dessus en pensées violettes et blanches seraient d'un joli effet; les roses et les narcisses ne réussiraient pas moins bien. Un petit ruban, posé en dessous de la guirlande et du couvercle, te permettra de le soulever sans rien chiffonner. Inutile d'ajouter qu'avec cet ingénieux procédé, tu pourras confectionner une foule de jolis petits ouvrages pour loteries et pour le jour de l'an.

56, BRETELLE POUR FUSIL DE CHASSE. Ceci complète, dans ses plus petits détails, les divers objets de chasse que tu m'avais demandés pour ton frère. Ce dessin s'exécute au crochet ou au filet, sur doublure de cuir semblable au cuir de la gibecière du mois dernier. La longueur de la bretelle est de 1 mètre 50 sur 7 centimètres de large; six boutonnières sont disposées dans la longueur.

57, PANIER ORNÉ DE FLEURS EN CUIR. Nous avons, il me semble, parlé souvent de ces sortes de fleurs, mais je tiens à t'être agréable, et je réponds à tes questions. Les peaux pour faire ces fleurs sont préparées et frappées à l'emporte-pièce: il ne reste donc

qu'à découper très-délicatement les feuilles et les fleurs. Une peau coûte de 8 fr. 50 à 9 fr. Les fleurs, une fois montées, on les groupe sur l'objet choisi, panier, presse-papiers, jardinière, suspensions, etc.; chaque chose ainsi à sa place, on se sert d'un liquide composé spécialement pour ce genre de travail; on l'étend partout également à l'aide d'un pinceau, et l'objet présente tout à fait l'aspect du vieux chêne. Le flacon de cette espèce de vernis coûte 2 fr. 75 c., et peut servir pour une assez grande quantité de fleurs.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Toilettes des eaux, costumes de visite et de promenade. — Robe de grenadine à petits carreaux satinés; au bord des quatre volants de la jupe est une bande de taffetas chiné formant disposition; le corsage sans basques, faisant un peu la pointe devant et derrière, est seulement orné d'un grand effilé posé en guise de berthe, carrément, par derrière, et en pointe par devant. Les manches sont composées d'un bouillonné posé sur un jokey, d'où s'échappe une large pagode, faisant le sabot; au bord de cette pagode, deux petits volants assortis à ceux de la jupe. Je pense que tu reconnais dans cette forme de manches le patron que je t'ai envoyé le mois dernier. Notre planche de novembre te portera, je l'espère, quelque autre nouveauté de ce genre. Le chapeau, qui accompagne cette toilette de *jeune femme* est en taffetas recouvert d'une délicate broderie au passé, avec un simple bouquet d'églantines sur l'un des côtés de la passe; les fleurs de ce bouquet viennent s'unir à celles qui sont placées

en dessous; elles sont mêlées à des ruches de tulle illusion. Les manches et le col sont en guipure de Venise. Les gants en peau glacée à doubles boutons.

La toilette de la jeune fille se compose d'une jupe de piqué à mille raies, et d'une *basquine impériale*; sous la broderie à jours, est un transparent de taffetas. Elle est bordée de chaque côté par une rangée de boutons grelots en passementerie de coton. Le col et les manches sont en jaconas brodé au plumetis, avec un simple feston au bord. Quelques fleurs en chenille sont posées sur le nœud des cheveux et garnissent le vide que laisse le chapeau, mis très en avant sur le front; ce chapeau est en paille d'Italie, avec un bouquet de roses et de longues herbes traînantes; une petite dentelle borde les ailes, légèrement retroussées; en dessous, à la naissance des brides, se trouvent, d'un côté un nœud de ruban, et de l'autre une touffe de fleurs. Ces chapeaux, contre lesquels on s'était généralement prononcé au commencement de l'été, ont cependant été adoptés par les femmes les plus élégantes et du meilleur goût, non à Paris, mais à la campagne et aux eaux.

Au revoir, ma chérie; tâche donc que ce soit à bientôt! Si les moellons tout ruisselants de soleil au milieu desquels nous circulons, te font peur, nous irons nous confiner pour quinze jours dans quelque nids boisés qui abondent autour de Paris, et dont il ne faut pas faire fi, qu'on revienne de Suisse ou des Pyrénées! entendez-vous, mademoiselle!

Le mot du dernier rébus est : *Mal pense qui ne repense*. Je te recommande cette maxime, en te priant de *penser* et de *repenser* à ton amie.

ÉPHÉMÉRIDES.

14 Septembre 1515. — Bataille de Marignan.

François I^{er} descendait de Valentine de Milan, et avait sur le duché de ce nom les mêmes prétentions que Louis XII. Dès le début de son règne, il porta la guerre en Italie. Le duché de Milan était défendu par des Suisses mercenaires, à la solde du duc Maximilien Sforza. Ces Suisses, qui croyaient garder tous les défilés des Alpes, apprirent avec surprise que François I^{er} avait débouché par la vallée de l'Argentière; et, tout en négociant, il s'avança jusqu'à Marignan. Là, les Suisses vinrent fondre sur les Français avec leurs piques de dix-huit pieds et leurs énormes épées, sans artillerie, sans cavalerie, et n'employant d'autre

art militaire que la force du corps. Ils soutinrent trente charges de ces grands chevaux de bataille, couverts d'acier comme les hommes d'armes qui les montaient, et, le soir, ils étaient venus à bout de séparer les différents corps de l'armée française. Mais elle se rallia pendant la nuit, et, au lever du jour, le combat recommença plus furieux que la veille. A dix heures, les Suisses se retirèrent, laissant dix mille des leurs sur le champ de bataille. Ce fut, dit un historien, un combat de géants, et la première grande victoire gagnée par les Français depuis les défaites de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt.

Mosaïque.

CONSEILS AUX FEMMES.

Les grandes économies ne sont pas les plus avantageuses, mais bien celles de détail qui se renouvellent tous les jours et à chaque instant; aussi méritent-elles plus particulièrement votre attention; les autres avertissent assez d'elles-mêmes, tandis que celles-ci se négligent, parce qu'on n'y attache pas toute l'importance qu'elles ont réellement.

Songez que l'économie comme la prodigalité se changent en habitude.

Ne souffrez jamais que rien se perde chez vous, pas même une allumette.....

Si l'anecdote racontée à ce sujet par Addison, dans son *Spectateur*, n'était pas si connue, je vous la rapporterais. C'est à elle que je dois la première réflexion que je fis sur la nécessité d'être économe : en effet, sans économie, on ne saurait être généreux et bien-faisant à propos; on n'est que prodigue, et cela ne peut durer longtemps.

Quelques-unes de vos économies auront des destinations particulières, telles que des améliorations dans vos biens, etc.; mais je voudrais que celle que vous ferez sur l'entretien de votre toilette, passât tout entière au soulagement des malheureux. Quel moyen plus efficace de transformer en jouissance réelle une privation bien faible en elle-même! Cette idée de changer la valeur d'un chapeau, d'un châle, d'un

bijou, en acte de bienfaisance vous dégoûtera de la parure et changera ce frivole plaisir en la plus noble des jouissances.

AGLAE ADANSON.

QUATRAIN SUR JEANNE D'ARC :

Comment accordes-tu, Vierge du ciel chérie,
Ces yeux pleins de douceur et ce glaive irrité ?
La douceur de mes yeux caresse ma patrie,
Et ce glaive en fureur lui rend sa liberté.

M^{me} DE GOURNAY.

La raison nous sert moins utilement alors qu'elle nous aide à conquérir la position désirée, que quand elle nous apprend à nous contenter de celle que nous avons.

DU CHARNAGE.

Il faut, pour maîtriser l'âme humaine, le poids du malheur ou du travail, le travail qui est la forme miséricordieuse du malheur attaché à l'humanité.

SAINT-MARC GIRARDIN.

La véritable science pour nous rendre heureux, c'est d'aimer son devoir et d'y chercher son plaisir.

M^{me} DE MOTTEVILLE.

REBUS



PAUL



Paris. — Typ. Morris et comp., rue Amelot, 64.